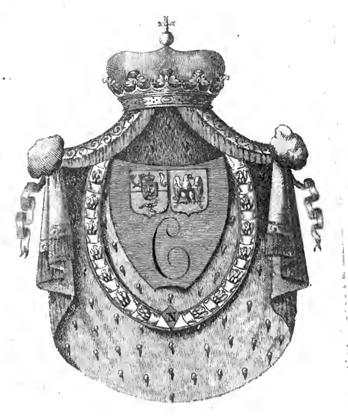




LÉONIE
DE MONTBREUSE.

7401

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LÉONIE DE MONTBREUSE,

PAR Mme. S... G..

TOME PREMIER.





PARIS,

RENARD, LIBRAIRE, RUES DE CAUMARTIN, N°. 12, ET DE L'UNIVERSITÉ, N°. 5.

1813.

LÉONIE DE MONTBREUSE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis bien des siècles, les parens s'épuisent en préceptes, en conseils sages, en prédictions effrayantes pour épargner à leurs enfans le tort de tomber dans les mêmes fautes que leurs pères ont commises, et dans le malheur qui en résulte toujours. Ne feraient-ils pas mieux de leur confier franchement comment ils ont acquis cette expérience qui doit servir à les guider? On en croit mieux les faits que la mo-

rale. Cette vérité me détermine à raconter simplement à ma fille, les chagrins qui m'ont affligée à son âge, les torts qui en ont été la cause, et le moyen qu'une ingénieuse tendresse fournit à mon père, pour assurer le bonheur de ma vie.

J'avais seize ans lorsque la tourière du couvent où j'étais élevée depuis mon enfance, vint me dire avec cet empressement qu'ont toujours les vieilles femmes d'apprendre une nouvelle quelconque : « Accourez donc, mademoiselle Léonie; n'entendez-vous pas qu'on ouvre la grande grille ? c'est M. de Montbreuse qui arrive. J'ai reconnu sa livrée, son ancien cocher, et je suis vite accourue pour vous dire d'arran-

ger un peu vos cheveux, de renouer votre... — C'est mon père ! m'écriai-je, et sans écouter davantage le bavardage de cette bonne sœur, je courus de toutes mes forces au parloir, renversant les tables qui se trouvaient sur mon passage, accrochant ma robe à chaque porte, ayant perdu au milieu de l'escalier le peigne qui retenait mes cheveux; j'arrivai près de mon père dans un désordre que l'excès de ma joie pouvait seul excuser. Avec quelle tendresse il me serra dans ses bras ! Combien il était ravi du changement qui s'était opéré en moi, pendant les trois années qu'il venait de passer en Allemagne ! Ne cessant de répéter : ô ma chère Léonie, je crois revoir ta mère ; » il m'apprit

que j'étais jolie; j'en fus charmée, mais par la seule idée de lui plaire davantage. J'avais lu qu'il entrait toujours un peu de vanité dans l'amour paternel, qu'il fallait être mère pour aimer également l'enfant disgracié de la nature, et celui qu'elle avait paré de tous ses dons, et je me trouvais heureuse de n'avoir point à craindre d'être chérie faiblement. *Affligée* d'une imagination vive et passionnée, dédaignant tous les intérêts médiocres, je n'ai jamais pu supporter l'idée d'en inspirer de ce genre. Je voulais être des plus distinguées, ou complétement ignorée : adorée ou indifférente, voilà tout le secret des chagrins de ma vie.

Après avoir répondu à une foule de

questions, mon père nous apprit comment il avait obtenu son rappel du roi, la manière gracieuse dont il l'avait reçu au retour de son ambassade et le présent honorable qu'il venait de lui accorder pour prix de ses services. «Voici
» ma carrière politique finie, ajouta
» M. de Montbreuse; je n'ai plus
» qu'une ambition, le bonheur de ma
» Léonie peut seul la satisfaire, et je
» n'y vois point d'obstacle; avec ses
» avantages naturels, sa fortune et ma
» tendresse pour elle, il faudrait qu'elle
» s'y prêtât bien peu, dit-il en souriant,
» pour n'être pas heureuse. Dans huit
» jours je viendrai la chercher, je veux
» lui laisser le temps de faire ses adieux
» à ses jeunes compagnes, et celui de

» vous témoigner, Madame (dit-il à » notre supérieure) toute la reconnais- » sance des soins dont vous l'avez com- » blée. » En finissant ces mots, il salua madame la supérieure, m'embrassa et partit.

Pendant cette semaine qui séparait ma vie solitaire de mon entrée dans le monde, je vécus dans une agitation inexprimable; l'image des plaisirs qui m'attendaient faisait battre mon cœur d'impatience et de joie, et le regret de quitter cette bonne supérieure qui m'aimait comme une mère, et ma chère Eugénie, ma compagne favorite, me causait une vive douleur. Je riais, je pleurais alternativement, je formais les projets les plus insensés. Eugénie en

recevait la confidence avec un air d'incrédulité qui m'offensait souvent. Je ne concevais pas qu'on osât douter des résolutions d'une personne dont le caractère était aussi soutenu dans ses goûts que dans ses sentimens. Eugénie, plus âgée et moins exagérée que moi, voyait plus juste et réfléchissait mieux ; mais son estime allait jusqu'à l'admiration pour ce qu'elle appelait un *grand caractère*. Je lui avais souvent entendu répéter qu'il y avait une insigne lâcheté à abandonner son opinion ou à céder sa volonté quand on était persuadé de la bonté de l'une et de l'autre, et sans examiner si ce précepte, bon à suivre dans l'âge où l'expérience et la raison

ont assuré le jugement, ne pouvait pas conduire un jeune esprit droit à l'entêtement. Je pensais comme elle, qu'en écoutant les avis de sa conscience et de son cœur, on ne pouvait jamais se tromper.

La veille de notre séparation elle me fit promettre de lui écrire souvent et avec la même confiance que je lui avais toujours témoignée. « Sur-tout, me dit-
» elle, si tu rencontres dans ce monde
» nouveau où tu vas vivre, un jeune
» homme assez heureux pour t'intéres-
» ser, ne m'en fais pas mystère. Tu vas
» être entourée d'adorateurs; je veux
» connaître tous tes succès ; songe que
» dans ma retraite je n'aurai d'autre

» plaisir que le récit des tiens. » Je la remerciai des expressions touchantes de son amitié, mais ce peu de mots fit sur mon esprit une profonde impression. Jusqu'alors je n'avais vu dans mon changement de situation que le plaisir de sortir d'une retraite dont la vie monotone était peu de mon goût, pour aller passer mes jours auprès d'un père uniquement occupé du soin de mon bonheur, et ce bonheur, l'opéra, le bal et les parties de campagne me paraissaient devoir le composer tout entier; je n'imaginais rien de mieux, quand Eugénie vint me découvrir que j'y pouvais ajouter le désir de plaire, la certitude d'être aimée et le plaisir de faire un choix. Cette nouvelle idée do-

mina bientôt toutes les autres, et j'étais à peine arrivée chez mon père que je cherchais déjà en faveur de qui je me déciderais.

CHAPITRE II.

Au jour marqué pour mon départ, mademoiselle Duplessis, en qualité de gouvernante choisie par mon père pour m'accompagner, vint me chercher, et je quittai ce triste couvent en versant autant de larmes que j'en eusse répandues si l'on était venu me dire, qu'il y fallait passer un an de plus. Je sanglotais encore quand la voiture entra dans la cour de l'hôtel de Montbreuse, mais les regrets ne devaient pas aller plus loin. La magnificence des nouveaux lieux que j'allais habiter, la

curiosité dont j'étais l'objet et qui se peignait sur tous les visages que je rencontrais, l'empressement respectueux des gens de M. de Montbreuse à servir la fille de leur maître, tout ce bruit, ce mouvement pour l'arrivée d'une petite pensionnaire, me paraissaient la chose la plus étrange et la plus agréable. Après avoir traversé d'immenses salons, un laquais ouvrit tout à coup les deux battants d'une porte, en annonçant mademoiselle de Montbreuse et mademoiselle Duplessis, et je me trouvai dans le cabinet de mon père un peu interdite du cérémonial qui m'y devançait. Mon père s'aperçut de mon embarras; il vint à moi avec cette manière gracieuse qui rassure et promet la bienveillance, mais

il me parut si faiblement ému du plaisir de me voir, si peu occupé d'un événement qui me tournait la tête, que j'en fus déconcertée. Il me fit asseoir pendant qu'il fermait une lettre, ensuite m'ayant proposé de me conduire à l'appartement qu'il m'avait fait préparer, il m'offrit la main du ton le plus affectueusement poli, et me conduisit dans un salon de musique du meilleur goût auquel attenaient un cabinet d'étude, une chambre à coucher, enfin tout ce qui compose l'appartement le mieux orné et le plus complet. « J'ai rassemblé ici, me dit-il, ma chère Léonie, ce qui doit servir à votre instruction et à vos plaisirs ; ne vous imaginez pas qu'à votre âge, l'éducation soit

achevée, une jeune personne intéressante est bien loin encore d'être une femme aimable. Pour mériter ce titre, il faut joindre à toutes les qualités précieuses qu'on a le droit d'exiger, un esprit cultivé, des talens; il faut donc se donner de la peine pour les acquérir et beaucoup de soins pour en faire supporter la supériorité à ceux qui n'en possèdent aucun. Mais j'ai tort de vouloir vous apprendre comment on devient aimable, vous avez l'air de le savoir déjà bien mieux que moi. »

J'étais peu faite à ce langage flatteur, et j'y répondis gauchement en balbutiant quelques mots de reconnaissance. On vint avertir M. de Montbreuse que madame de Nelfort, sa

sœur, l'attendait au salon. « Ah, je comptais bien sur elle, dit mon père, l'impatience de me revoir lui a fait quitter la campagne deux mois plutôt qu'à l'ordinaire. C'est une excellente femme qui n'a pas le sens commun, mais qu'il faut aimer en dépit de sa folie; je cours la recevoir et lui annoncer la visite de ma Léonie. » En disant ces mots il me quitta. Je restai long-temps à réfléchir sur les différentes manières de M. de Montbreuse, celles que je lui avais vues lors de son retour, n'avaient rien de commun avec ce ton froidement gracieux qui me glaçait tout en me paraissant aimable. Je cherchai des motifs à cet étrange changement, et n'en trouvant point, je me résignai

à supporter ce que je croyais être l'effet d'un caprice; mais tout en accusant mon père d'inconséquence, je me décidai à l'aimer sans le comprendre.

Ce parti était fort sage, car si j'eusse attendu que son caractère me fût bien connu pour le chérir autant qu'il le méritait, je me serais donné le double tort d'être injuste et ingrate envers lui.

CHAPITRE III.

Bien décidée à ne plus tourmenter mon esprit par des craintes mal fondées, je m'occupai de ma toilette; je n'étais pas fâchée de paraître avec avantage devant les amis de mon père, et quand je descendis au salon je fus assez satisfaite de la petite sensation que j'y produisis. On se parlait bas à l'oreille comme pour épargner ma modestie; ceux qui se trouvaient plus près de mon père s'écriaient, feignant de ne pas l'apercevoir: « Elle est charmante, ce sera dans deux ans la plus belle

femme de la cour. » Ces éloges me flattaient bien un peu, mais je n'étais pas dupe de leur exagération; j'y lisais trop visiblement le désir de plaire au maître de la maison. Les caresses de ma tante, ses vives démonstrations me plaisaient bien davantage. Retirée dans ses terres depuis deux ans, elle n'était point venue à Paris, et je la revoyais pour la première fois. Rien n'égalait sa joie de me voir aussi grandie, embellie; elle ne parlait de moi que par exclamations, et je commençais à en être fort embarrassée quand M. de Montbreuse s'approchant d'elle, lui dit avec ironie : « Que vous a fait, ma sœur, cette pauvre Léonie pour la *louer vive* aussi long-temps ? Vraiment, si je ne

connaissais pas votre aveuglement pour tout ce que vous aimez, je vous croirais perfide. » J'étais importunée de l'enthousiasme de madame de Nelfort, je fus blessée de l'observation de mon père, et je m'en vengeai en prodigant à ma tante les soins les plus caressans; j'affectai de lui parler avec autant d'abandon que je mettais de réserve dans mes réponses à M. de Montbreuse. J'aurais voulu pouvoir lui inspirer quelque jalousie de ma tendresse pour sa sœur : l'amour-propre ne dédaigne aucun moyen quand il veut se venger.

On se mit bientôt à table ; ma tante et moi étions seules de femmes, le reste des convives était composé du vieux

maréchal de C..., de son fils, jeune homme rempli de suffisance et pédant comme s'il eût été le fils d'un maître d'école, de plusieurs étrangers recommandés à M. de Montbreuse, et d'un M. de Frémur, dont la grande prétention était de savoir les aventures les plus secrètes de Paris. Il les insinuait plus qu'il ne les racontait, ce qui donnait à chacun la liberté de les interpréter à sa manière et le mettait à l'abri de toute responsabilité. Il parla longtemps d'un air si fin et si mystérieux, que je ne compris pas un mot de ses piquants récits. Ce que je me rappelle bien mieux, c'est le moment où ma tante l'interrompit en lui disant : « Vous, qui savez tout, M. de Frémur,

comment n'avez-vous point encore parlé d'une nouvelle qui fait pourtant assez de bruit dans le monde, et à laquelle je suis bien forcée de prendre quelqu'intérêt puisque mon fils en est le héros ?... — C'est par pure discrétion que je n'en disais rien, Madame, répondit M. de Frémur; vous pensez bien qu'elle m'était parvenue; on ne se fait pas suivre à l'armée par la plus jolie femme de Paris sans qu'il n'en résulte un peu de scandale. — N'en accusez pas Alfred, reprit vivement madame de Nelfort, on sait tout ce qu'il a tenté inutilement pour épargner cette extravagance à madame de Rosbel, mais elle était jalouse, et elle a ordonné impérieusement le sacrifice de sa rivale.

Alfred a résisté plus par caprice que par amour. Les scènes s'en sont suivies, madame de Rosbel dans son dépit, a fait défendre sa porte à Alfred. Celui-ci s'est piqué, il est parti sur-le-champ pour l'armée voulant constater la rupture. Madame de Rosbel au désespoir a couru sur ses traces ; son frère l'a trouvé mauvais, il s'en est plaint à mon fils, ils se sont battus. La belle madame de Rosbel n'a pu abandonner son amant quoique légèrement blessé. Voilà ce qui explique son séjour à S***, et ce qui justifie complétement la conduite d'Alfred; ce n'est pas sa faute si madame de Rosbel le préfère à toute considération. Il est bien assez aimable pour lui servir d'excuse, et malgré l'inconve-

nance qu'il y a à faire l'éloge de son fils, moi, j'avoue franchement que j'aurai une haute idée de la vertu ou de la sottise des femmes qui sauront lui résister. — Que de progrès en trois années ! s'écria M. de Montbreuse ; comment, c'est mon neveu qui fait tout ce bruit? je le croyais encore écolier, mais je vois qu'il a mis à profit mon absence. — Ah ! vous savez, mon frère, qu'à vingt-trois ans, avec un régiment et une jolie figure, on ne manque pas de succès. — Ni de ridicules, reprit M. de Montbreuse. Si Alfred tient tout ce que promet ce brillant début, je le vois à regret condamné au métier d'homme à bonnes fortunes ; c'est une profession dans laquelle un homme de

bonne compagnie ne doit jamais être qu'amateur. Par pitié, ma sœur, ne l'encouragez pas dans ces folies, c'est bien assez de les tolérer ; grâce à son bon naturel, votre faiblesse n'en a fait que le chef-d'œuvre des enfans gâtés. Un peu plus de défauts, et ce serait un mauvais sujet, je vous en avertis. — Vous êtes par trop sévère, M. de Montbreuse, mais je ne le défendrai pas. Il arrive demain, muni d'un congé qui lui donnera le temps de se justifier près de vous ; il brûle de voir sa jolie cousine. En finissant ces mots, madame de Nelfort se leva de table. Rentré dans le salon, M. de Frémur parla long-temps bas avec elle, les yeux fixés sur moi, et d'un air si mystérieux, que je

prêtai l'oreille à leur conversation ; mais excepté le nom d'Alfred qu'ils ne cessaient de répéter, je ne pus rien entendre. Impatientée de me voir l'objet continuel de leur observation, je me retirai dans mon appartement, et, sans trop savoir pourquoi, je rêvai à cet Alfred qu'il fallait tant de sottise ou de vertu pour braver.

CHAPITRE IV.

Le lendemain matin, mon père envoya son valet de chambre s'informer de mes nouvelles, et me demander si je voulais *permettre* qu'il vînt déjeuner avec moi dans mon cabinet d'étude. Charmée de me voir traitée avec tant d'importance, je répondis d'un ton fort digne que j'allais me rendre aux ordres de mon père, et, faisant préparer son déjeuner chez moi, je me rendis en effet aussitôt dans le cabinet; j'y trouvai un vieux concierge qui m'avait vue naître et désirait bien savoir s'il serait reconnu par

la fille de sa bonne maîtresse ; c'est ainsi qu'il m'appelait. C'était l'ancien jardinier, le gardien du château de Montbreuse où j'avais passé mon enfance, c'était ce bon Étienne qui me laissait dévaster son parterre avec tant de patience et qui tournait le dos quand je dérobais quelques fruits. Comment ne l'aurais-je pas reconnu ? Je pris avec plaisir le bouquet qu'il m'apportait et lui demandai des nouvelles de chacun de ses enfans en particulier pour mieux lui prouver le souvenir que j'en conservais. — « Ah ! mademoiselle, me ré-
» pondit-il, les pauvres enfans ont
» cruellement perdu à la mort de ma-
» dame. Ce n'est pas que M. le comte,
» nous refuse rien ; quand je suis de-

» venu trop vieux pour travailler au
» jardin, il m'a donné la place de con-
» cierge en me permettant de céder la
» mienne à mon fils Pierre, et nous
» sommes loin d'être malheureux; mais
» c'est ma petite Suzette, la filleule de
» madame, à qui elle avait fait appren-
» dre tant de belles choses pour jouer
» avec vous, c'est elle qui ne sera ja-
» mais heureuse; la pauvre enfant, de-
» puis le jour où l'on vous a conduite au
» couvent, après la triste cérémonie,
» n'a cessé de s'affliger. Tenez, made-
» moiselle, elle a été trop bien élevée
» pour se plaire avec nous autres gens
» de la campagne; quand elle a perdu
» sa marraine, elle aurait dû abandon-
» ner toutes ces études qui ne pouvaient

» plus lui servir à rien, puisqu'elle ne
» devait plus vivre qu'avec nous ; mais
» pas du tout, elle a voulu faire tout
» ce qu'elle aurait fait pour plaire à sa
» marraine, et ce qui est arrivé de là,
» c'est qu'elle sait bien lire, écrire, des-
» siner, et qu'elle pleure toujours. » —
« Je veux la consoler, bon Étienne,
» et lui rendre, s'il se peut, le bonheur
» que lui destinait ma mère. Je de-
» manderai à mon père la permis-
» sion de la placer auprès de moi. —
» Mademoiselle sait bien que cela n'est
» pas possible, M. le Comte n'a-t-il pas
» fait défendre à Suzette de jamais
» paraître devant lui, non pas qu'elle
» lui déplaise, bien au contraire, il lui
» envoie toujours de beaux cadeaux au

» jour de l'an ; mais il n'aime pas à voir » les personnes qui étaient particulièrement attachées à madame, pas plus » que les endroits qu'elle habitait. Il a » vendu l'ancien hôtel qu'elle occu- » pait, et je crois que c'est bien la » même raison qui l'a empêché de ve- » nir, depuis sa mort, au château de » Montbreuse. Il est bien naturel qu'il » la regrette ; si bonne, si généreuse, » mourir aussi jeune ! et peut-être bien » parce qu'elle n'était pas aussi heureuse » qu'elle méritait de l'être. » Cette dernière phrase me troubla si visiblement que le brave Etienne me demanda pardon d'avoir osé me rappeler un souvenir qui paraissait m'affliger autant. Je me tournai pour lui cacher mes larmes;

dans ce moment mon père entra. Je congédiai Étienne en détachant de mon col une petite croix que je le chargeai de remettre à Suzette. Il sortit sans oser dire un mot de sa reconnaissance; mais son regard m'en répondit. M. de Montbreuse, frappé de mon émotion et des larmes dont mes yeux étaient encore humides, garda quelques instans le silence, probablement pour chercher à en deviner le motif. Je m'attendais à le lui entendre demander, et j'éprouvais déjà l'embarras de la réponse; mais je ne connaissais pas encore l'antipathie de M. de Montbreuse pour les questions, et l'esprit de justice qui l'empêchait d'imposer aux autres une sorte d'ennui qui lui était insupportable. Il ne m'en

fit aucune, et, sans me laisser le moindre doute sur sa pénétration et sa discrétion, il me dit : « On donne ce soir
» le ballet nouveau, je suis chargé de
» vous prévenir que ma sœur se fait
» une grande joie de vous y conduire;
» elle viendra vous prendre à sept
» heures. J'ai consenti de bon cœur à
» satisfaire son désir, je pense que vous
» ne serez pas plus cruelle que moi.
» C'est un usage consacré dans le
» monde, d'aller tout droit du couvent
» à l'opéra. » Je lui répondis en souriant que je me conformerais très-facilement à cet usage. « Je comp-
» tais sur votre docilité, reprit-il, mais
» j'ai voulu vous donner quelques avis
» avant de vous livrer à la tendresse

» passionnée de madame de Nelfort.
» Son titre de proche parente, son
» âge et ses qualités estimables lui don-
» nent sur vous des droits presque ma-
» ternels; je suis loin de les lui dispu-
» ter, mais je voudrais vous garantir
» des inconvéniens qui pourraient en
» résulter pour vous. Il est bien rare,
» mon enfant, que l'on n'ait pas les dé-
» fauts de ses qualités; l'extrême fran-
» chise mène à l'inconséquence, la vi-
» vacité à l'emportement, la sensibi-
» lité à la faiblesse et l'enthousiasme
» à la folie. Voilà ce qui explique le
» caractère de votre tante, ma chère
» Léonie. Mariée de bonne heure à un
» homme fort aimable, elle avait conçu
» pour lui un amour passionné qui au-

» rait fait le malheur de sa vie si tout
» autre en eût été l'objet. Je ne crois
» pas que ma sœur ait jamais éprouvé
» d'autre chagrin que celui de perdre
» son mari, mais aussi dans quel affreux
» désespoir sa mort l'a-t-elle plongée!
» Je suis convaincu que sans l'obliga-
» tion de vivre pour son fils, elle aurait
» succombé à sa douleur ; car sur les
» caractères de cette nature la philo-
» sophie ne peut rien : c'est une pas-
» sion qui en remplace une autre. Al-
» fred devint bientôt l'objet de tous
» ses sentimens. Élevé près d'elle par
» un gouverneur instruit, spirituel,
» mais dont la complaisance surpassait
» le mérite, Alfred ne sait que les
» noms de tout ce qui s'apprend, et se

» sert d'un esprit vif et gai pour dérai-
» sonner sur tous les sujets, de la ma-
» nière la plus amusante. Avec une telle
» éducation et fils d'un officier géné-
» ral, il ne pouvait suivre d'autre car-
» rière que celle de son père; aussi me
» suis-je empressé de lui faire obtenir
» un régiment. Je dois lui rendre jus-
» tice, sa réputation militaire ferait
» honneur aux meilleurs officiers du
» roi, mais s'il en faut croire sa mère,
» celle des jolies femmes qui le reçoi-
» vent souvent n'est pas en sûreté, et
» cet éloge de sa part doit être un avis
» pour vous, Léonie. Alfred vous verra
» souvent, vous lui paraîtrez ce que
» vous êtes, il voudra vous plaire, et

» lors-même que votre raison vous éclai-
» rerait sur le danger de flatter les espé-
» rances d'un jeune extravagant qui ne
» doute de rien, parce qu'il a plu à
» quelques femmes sans pudeur de s'af-
» ficher pour lui, vous ne sauriez met-
» tre trop de circonspection dans vos
» rapports avec lui. Quand on est jeune
» et jolie, ma fille, il faut encore plus
» de soins pour se mettre à l'abri du
» soupçon que de la faute. Vous êtes
» loin de l'un et de l'autre, et si je vous
» préviens sur les suites souvent irrépa-
» rables de l'inconséquence, cet excès de
» prévoyance n'est motivé que par l'ex-
» trême attachement que je vous porte.
» Je veux votre bonheur, Léonie, c'est la

» dernière volonté de ma vie, mais elle est
» absolue, et dussiez-vous la contrarier,
» je suis décidé à l'accomplir. » En finissant ces mots, il se leva, m'embrassa presqu'aussi tendrement que le jour de son retour, et sortit. Je restai quelques momens sans pouvoir définir ce que ce discours me faisait éprouver. Je me reprochais d'avoir passé une partie de la nuit à penser à cet Alfred que je ne connaissais pas et que déjà l'on me défendait d'aimer; je regrettais de me voir obligée de sacrifier une rêverie qui amusait mon cœur, et tout en me promettant de suivre ponctuellement les avis de mon père, j'attendis avec impatience le moment où madame de Nelfort devait venir

me prendre, et quand je la vis seule dans son carrosse avec M. de Frémur, il me vint à l'idée que je pourrais bien m'ennuyer à l'opéra.

CHAPITRE V.

A seize ans, quelle que soit sa préoccupation, l'esprit est facile à distraire. Je commençai par trouver l'orchestre étourdissant, la salle mal éclairée, et, bientôt séduite par l'ensemble du spectacle, je m'en occupais uniquement, quand M. de Frémur, qui était placé dans le fond de la loge, s'écria : « Eh! » voilà madame de Rosbel, elle revient » probablement passer son quartier d'hi- » ver à Paris. — Je vous défends d'être » aussi méchant pour elle, dit madame » de Nelfort; on doit quelqu'indul-

» gence aux folies d'une jeune femme.
» Je n'approuve certainement pas sa
» conduite; mais vous, qui parlez, il ne
» vous manque, pour l'excuser, que
» d'en être l'objet. Sur ce point vous
» vous ressemblés tous, Messieurs, et
» la femme assez insensée pour livrer
» son cœur à l'un de vous, est bien sûre
» de payer l'amour de celui qu'elle
» préfère de la haine de tous les au-
» tres. — Ne pourriez-vous pas, Ma-
» dame, reprit en souriant M. de
» Frémur, défendre aussi-bien votre
» jolie protégée, sans nous attaquer
» tous ? Je vous atteste que je suis bien
» loin de la haïr. Sa tournure m'en-
» chante, ses aventures m'amusent, sa
» maison est une des plus agréables de

» Paris, et je m'en voudrais de penser
» mal d'une personne qui fait autant
» pour les gens de bonne compa-
» gnie. — Trève d'épigrammes, in-
» terrompit madame de Nelfort, com-
» ment nommez-vous la femme qui est
» avec elle? — C'est madame de L***,
» sa cousine. — Pour celle-là, je vous
» l'abandonne, je l'ai connue dans son
» enfance, c'était bien la plus en-
» vieuse créature du monde, et si sa
» cousine croit à la franchise de son
» amitié, elle est grandement dupe. —
» Voulez-vous savoir aussi le nom du
» jeune homme qui entre en ce mo-
» ment dans leur loge? — Vous vous
» moquez, répondit en riant ma tante,
» n'est-ce pas Alfred?... » A ce nom

le spectacle fut terminé pour moi; je ne vis plus que cette lóge dont on s'occupait tant; madame de Rosbel me parut d'une beauté éclatante, c'était un modèle d'élégance et de coquetterie; elle paraissait faire tant de frais pour chacun de ceux qui venaient lui rendre hommage, que sa préférence pour M. de Nelfort ne me l'aurait pas fait deviner; mais je remarquai bientôt la différence des manières d'Alfred avec celles des autres hommes qui se trouvaient près d'elle; il lui parlait peu, ne la regardait jamais, et l'écoutait avec l'air de ne point approuver ce qu'elle disait, ou d'en rire avec ironie. Cette espèce de gaieté contrastait si bien avec les airs doucereux et flatteurs des cour-

tisans de madame de Rosbel, que personne ne se serait trompé sur le genre d'intimité qui existait entre elle et M. de Nelfort. Cette première remarque, jointe à celles d'une plus longue expérience, m'a convaincue que les femmes sont souvent plus compromises par la froide familiarité de celui qu'elles préfèrent, que par les soins empressés d'un amant passionné. La sécurité de l'un trahit leur faiblesse, l'inquiétude de l'autre n'apprend que son amour.

Dans l'entr'acte du ballet, Alfred sortit de sa loge, et je ne sais quoi m'avertit que c'était pour venir dans la nôtre; je ne me trompais pas, il vint prier sa mère de le présenter à sa charmante cousine. Je répondis à ce

compliment par un salut bien gauche, sans oser lever les yeux; si je l'avais regardé j'aurais cru désobéir à mon père.

Mais il n'était pas homme à se laisser décourager par mon silence ; il me fit mille questions sur les souvenirs que j'avais conservés de mon enfance : « Je » suis sûr, me disait-il, que vous ne » vous rappelez plus les bosquets de » Montbreuse, ces prés où je traînais » le petit chariot qui vous portait, les » cerises que je volais pour vous, et » les réprimandes injustes qu'il me » fallait supporter quand il vous plai- » sait d'aller dire, en pleurant, à ma » tante : « C'est mon cousin qui m'a » fait tomber. » Voilà, certes, bien des

» droits à votre souvenir ; mais je vois
» que vous ne les reconnaissez pas plus
» que moi, et que je suis tout-à-fait
» étranger à ma jolie cousine. — A la
» vérité, Monsieur, je me souviens
» peu des années que j'ai passées au châ-
» teau de Montbreuse, j'étais si jeune
» lorsque je l'ai quitté ! mais si j'ai eu
» le tort d'oublier toutes les preuves
» de complaisance que vous me rappe-
» lez, je n'ai pas celui de regarder
» comme étranger pour moi, le fils de
» madame de Nelfort. — C'est-à-dire,
» que je dois à ma mère tout ce que
» je suis pour vous. C'est bien quelque
» chose, mais je vous préviens que
» mon ambition ne se borne pas là. Je
» veux devenir votre ami ; oui, je mé-

» riterai si bien votre affection que
» vous ne pourrez me la refuser ; j'ai
» déjà pris des mesures sévères pour
» parvenir à ce but. Je viens de me
» faire écrire chez mon oncle. Vous
» savez qu'il est intraitable sur l'article
» des visites; moi, je les déteste, mais
» quand il s'agit d'être bien reçu par
» le père d'une charmante cousine et
» de se faire inviter à souper avec elle,
» je me ferais écrire chez le monde en-
» tier. » En finissant ces mots, Alfred
nous salua et fut rejoindre madame
de Rosbel pour lui donner la main.
A la sortie, me trouvant fort près
d'elle, je l'entendis qui disait à Alfred :
« Montrez-moi donc votre petite
» pensionnaire. » Il lui fit signe que

j'étais assez près d'elle pour l'entendre, ce qui la décida à parler bas en m'observant toujours; mais élevant un peu la voix, elle ajouta : — « Je vous con-» nais, un joli visage vous ferait bra-» ver toute la niaiserie imaginable. »— » Quelle folie! reprit-il. —Vous verrez » si mes oracles sont faux.» Dans ce moment, on vint avertir madame de Nelfort que son carrosse l'attendait. Je partis, regrettant bien de n'en pouvoir écouter davantage, vivement piquée de ce nom de *petite pensionnaire*, qui me paraissait le dernier degré du dédain. Alfred avait ri de l'injure, c'en était assez pour lui faire supporter la moitié de mon ressentiment. Je n'étais que depuis deux jours dans le monde

et déjà mon ame avait ressenti les impressions douloureuses de la méfiance, du dépit et de l'humiliation; quel éloge en faveur de la retraite!

CHAPITRE VI.

Je méditais encore ma petite vengeance quand nous entrâmes chez mon père ; il faisait un whist. Je me plaçai auprès de lui, ayant l'air de porter la plus grande attention à son jeu que je ne comprenais pas, et dans le fait uniquement occupée de distinguer les noms des gens qui se faisaient annoncer. Chaque personne qui arrivait avait été à l'opéra ; l'une d'elles assurait n'avoir eu sa voiture que la dernière. Le spectacle était fermé, où pouvait être Alfred ? Aurait-il trouvé qu'il fût trop

tard pour venir? l'aurait-on retenu? voilà les seules pensées qui agitaient mon esprit. Enfin, il arriva. En entendant son nom, mon père se tourna de mon côté, il me vit rougir; son regard doubla ma confusion. Il en eut pitié, et pour empêcher qu'on ne la remarquât, il me parla de choses indifférentes avec un ton si affectueux que je fus bientôt remise de mon trouble. Alfred raconta vingt histoires plus gaies les unes que les autres; il amusait beaucoup, et l'on pouvait s'apercevoir que ce n'était pas sans en avoir formé le projet; on aurait dit qu'il avait deviné les préventions dirigées contre lui; et, résolu de les détruire, il se sacrifiait de la meilleure grâce

possible dans tout ce qu'il racontait de lui. J'ignorais que l'excès de modestie n'est très-souvent qu'une ruse de l'amour-propre. J'en fus séduite, et me dis à moi-même, s'il est fou, au moins n'est-il pas fat; mais plus je le trouvais aimable, et plus mon dépit s'accroissait. Je ne lui pardonnais pas d'avoir supporté les propos impertinens de madame de Rosbel, sur le compte d'une personne qui devait trouver plutôt en lui la protection d'un frère que l'ironie d'un méchant. Cette réflexion, sans cesse présente à mon esprit, me rendit inexorable. Son enjouement, qu'il attribuait au plaisir de se trouver dans sa famille, fut partagé de tout le monde excepté de moi. Il

s'en aperçut, m'en fit le reproche en m'assurant que mon sérieux avait tué sa gaieté. « Je vais vous la rendre, » Monsieur, lui repliqué-je en me » levant. » Me voyant disposée à sortir, M. de Montbreuse me dit : « Le spec» tacle paraît vous avoir un peu fa» tiguée, ma chère Léonie, cela n'est » pas étonnant, il faut une longue ha» bitude pour se faire au bruit de l'o» péra. — Eh quoi! vous vous retirez » déjà, s'écria madame de Nelfort. — » Je vous en demande la permission, » Madame; vous savez, ajoutai-je en » regardant Alfred, qu'une petite pen» sionnaire est accoutumée à se cou» cher de bonne heure. » Le change-ment subit de la physionomie d'Al-

fred à ce mot, m'apprit mon imprudence. Je croyais le confondre et me venger en lui laissant voir que j'avais entendu sa conversation avec madame de Rosbel; mais son air étonné, son sourire, et la joie qui se peignit dans ses yeux, me prouvèrent que je venais de lui donner l'explication la plus flatteuse de ma mauvaise humeur. Quand je me trouvai seule, je me livrai au chagrin qu'inspire toujours le mécontentement de soi-même. Prévenue par mon père sur la légèreté d'Alfred, sur sa facilité à croire au succès, je venais de lui donner l'assurance que, déjà, il pouvait altérer mon humeur. Quelle faute! et combien je me la reprochai! que de belles résolutions je formai dans l'es-

pérance de la réparer! mais il n'était plus en mon pouvoir d'en arrêter les suites. La première inconséquence d'une femme est le signal d'un combat d'où elle sort rarement triomphante. Celui qui l'a causée connaît déjà ses avantages, et jamais sa générosité n'épargne notre faiblesse. Je résolus de fuir Alfred, de ne point écouter ses excuses ou sa justification, de n'avoir pas l'air de conserver le moindre souvenir de ce que j'avais entendu de madame de Rosbel. Ces projets étaient fort raisonnables, je les formais dans toute la sincérité de mon ame; mais je revis Alfred, et je les oubliai.

CHAPITRE VII.

Dans toutes les suppositions que j'avais imaginées pour deviner de quelle manière Alfred entreprendrait de détruire l'impression que m'avaient faite les remarques et les conjectures de madame de Rosbel, je n'avais pas prévu la seule qui dût lui réussir infailliblement. J'avais pensé qu'il chercherait à se justifier en exagérant son admiration pour moi, peut-être aussi en riant de ma susceptibilité ; mais je ne me doutais pas qu'il quitterait un moment son ton léger pour me dire de

l'air le plus pénétré : « J'espère que ma
» cousine ne me punira pas d'un tort
» que je n'ai point partagé. Si je dois
» souffrir de son humeur, toutes les
» fois qu'elle inspirera de l'envie, nous
» serons souvent en querelle; et je sens
» que cet état me serait insupportable.
» Par grâce, ma chère cousine, rassu-
» rez-moi sur la crainte de vous avoir
» déplu, ou je serai véritablement mal-
» heureux. » L'accent de sensibilité
qui accompagnait ces mots m'émut et
m'étonna beaucoup. Cependant je vou-
lus me tenir parole, et je lui répon-
dis de l'air le plus calme que je pus
obtenir de moi : « Je n'ai jamais pensé,
» Monsieur, que vous ayez eu l'inten-
» tion de m'offenser, je ne mérite pas

» plus l'injure que l'éloge, et, d'ailleurs,
» j'ai appris qu'il fallait souvent mépri-
» ser l'une et l'autre. — C'est ainsi que
» vous me rassurez, reprit-il avec une
» sorte d'emportement; vous feignez
» de me croire innocent pour vous
» épargner l'ennui d'entendre ma jus-
» tification, vous dédaignez mon opi-
» nion autant que mon amitié, vous
» ne craignez pas de m'affliger sen-
» siblement... Ah ! je vous croyais
» un meilleur cœur. »

Il avait profité, pour entamer cette explication, d'un moment où M. de Montbreuse racontait un événement politique arrivé pendant son séjour en Allemagne, et qui captivait l'attention générale. Heureusement pour moi, le

récit étant achevé, chacun se sépara, et plusieurs personnes vinrent du côté où je m'étais retirée, ne prévoyant pas qu'Alfred m'y suivrait. Leur présence l'empêcha de continuer ses reproches; je le vis s'éloigner avec tous les signes du mécontentement le plus marqué; je pensai que l'arrivée de quelques jolies femmes que l'on annonça, allait bientôt lui rendre son enjouement ordinaire, mais je me trompais : elles provoquèrent vainement sa gaieté par les agaceries les plus directes, à peine leur répondit-il avec politesse. Cette humeur, si différente de celle de la veille, fut généralement remarquée; chacun l'interprétait à sa manière. M. de Frémur, toujours plus fin qu'un autre, prétendait

en savoir la cause, et disait à demi-voix à ma tante qui s'alarmait de la tristesse de son fils : « J'avais prévu cela, d'après » la scène qu'ils ont eue hier au soir » à l'opéra. — Quelle scène, demanda » madame de Nelfort ? Est-ce encore » une nouvelle folie de madame de » Rosbel ? — Je ne sais pas précisément » à propos de quoi ils se sont aussi mal » quittés ; j'ai entendu seulement qu'elle » lui défendait impérieusement de se » présenter chez elle aujourd'hui. » — Cette femme commence à m'im- » portuner, reprit madame de Nelfort ; » elle a déjà pensé me coûter la vie de » mon fils, si elle ajoute à ce tort celui » de le rendre malheureux, je sens » qu'elle me deviendra odieuse. Voyez

» comme il est triste. » Voilà donc, pensé-je, la véritable cause de cette mélancolie dont il voulait me persuader que j'étais l'objet ! Quel manége ! et combien je devais mépriser celui qui en était coupable ! mais il fallait s'en convaincre avant de l'en punir, et le moyen s'en présenta bien vite à mon imagination. Sans réfléchir sur l'inconvénient qu'il y aurait à paraître émue de sa prétendue tristesse, je regardai Alfred avec plus d'intérêt; je quittai ma place pour aller offrir des fleurs à une jeune femme à côté de laquelle il était assis. Enhardi par mon regard, il me demanda une des roses du bouquet que je tenais : « Comment osez- » vous, lui dis-je en souriant, deman-

» der quelque chose à une personne
» qui possède un si mauvais cœur ?
» — Ah ! soyez plus généreuse, dit-il
» de l'accent le plus doux, prouvez-
» moi que je me suis trompé, et vous
» verrez le prix que j'attache à votre
» indulgence. » Sans lui répondre,
sans lever les yeux sur lui, je détachai
la fleur qu'il demandait ; il s'en em-
para, et je me sentis rougir comme
si je venais de lui faire un aveu.

A dater de ce moment, il devint
d'une folie sans exemple. Trouvant un
mot plaisant sur tout ce qu'on disait,
il ranima la conversation qui commen-
çait à s'éteindre, la rendit générale pour
tout le monde et souvent particulière
pour moi. Je voyais la finesse de M. de

Frémur un peu déconcertée de ce changement subit dans l'humeur d'Alfred, et, s'il faut l'avouer, mon amour-propre en était encore plus ravi que mon cœur ne s'en trouvait satisfait. Il était clair que madame de Rosbel n'était pour rien dans ce nouveau caprice, et je jouissais pour la première fois du plaisir d'exercer mon influence sur l'esprit d'une personne dont rien ne semblait devoir soumettre l'indépendance; heureuse de ce succès, j'en voulus obtenir d'autres. On me proposa de chanter, de jouer de la harpe; je cédai de la meilleure grâce aux instances qu'on me faisait; j'étais en veine, et je méritai les applaudissemens. On vanta mon talent, ma complaisance; la joie brillait dans

les yeux de mon père, ma tante m'embrassait, et Alfred disait : « Que je
» m'en veux d'avoir abandonné la mu-
» sique. Si j'avais mieux écouté les le-
» çons de ce vieux italien je serais en
» état d'accompagner ma cousine.
» Voilà le premier regret que j'en
» éprouve; car, au métier que je fais,
» on peut à la rigueur se passer de sa-
» voir soupirer la romance. Au total, je
» me suis arrangé pour avoir bien peu
» de choses à regretter en moi, le jour où
» il plaira au canon de m'enlever; mais
» je n'aurais pas été aussi indifférent
» sur les moyens de plaire, ajouta-t-il
» en se tournant vers moi, si j'avais
» prévu que je fusse destiné à vous ai-
» mer autant. » Ces derniers mots, le

ton mystérieux, le regard expressif qui les accompagnèrent mirent le comble à mon ivresse. J'oubliai les avis de mon père, je les mis sur le compte d'une prévention mal fondée, et je me crus choisie par le ciel pour réparer son injustice. Je jouis pendant cette soirée de tous les plaisirs dont peut s'enivrer l'amour-propre. Je ne pouvais douter de la préférence d'Alfred; l'amant de la belle madame de Rosbel brûlait du désir de plaire à cette *petite pensionnaire* dont elle avait parlé avec tant de dédain. Un premier mot d'amour venait de frapper mon cœur, je pris le trouble que j'en ressentis pour l'effet d'un sentiment qui devait subjuguer mon ame. Alfred me plaisait; je crus l'aimer.

Que de femmes sont tombées dans la même erreur ! Ne connaissant l'amour que par récit, le premier qui leur en parle émeut toujours leur cœur en leur inspirant de la reconnaissance, et, dupes de cette émotion, elles prennent le plaisir de plaire pour le bonheur d'aimer.

CHAPITRE VIII.

COMME ma conscience ne me laissait pas parfaitement tranquille sur l'espèce d'intimité qui venait de s'établir entre Alfred et moi, je me promis de n'en parler qu'à Eugénie, et, toute fière d'avoir un secret, je m'appliquai à le bien cacher, mais c'était prendre auprès de mon père une peine inutile. J'ignorais son talent à deviner les sentimens les mieux dissimulés, par la trace des impressions qu'on ne parvient jamais à déguiser complétement. La connaissance du caractère de M. de

Montbreuse n'était pas à la portée d'un esprit de seize ans, et ce n'est qu'après avoir long-temps observé l'art qu'il employait à faire servir ses bonnes qualités et celles des autres à l'accomplissement de ce qu'il désirait, que je suis parvenue à m'expliquer ce caractère tel que je vais essayer de le peindre.

M. de Montbreuse avait si bien contracté l'habitude de réprimer les mouvemens de son ame que sa pensée était impénétrable. On devinait sa bonté par une foule d'actions qui l'attestaient journellement, et sa malice par un sourire qu'accompagnait toujours une épigramme qu'on pouvait prendre à son gré pour une plaisan-

terie ou pour une vérité piquante. Généreux jusqu'à la prodigalité, on l'aurait accusé d'extravagance en ce genre, si ses dépenses personnelles ne l'avaient totalement justifié.

Voué de bonne heure à la diplomatie, s'il avait toujours courageusement repoussé l'insulte, il avait appris à mépriser l'injure; et soigneux observateur des convenances, on pouvait les blesser impunément envers lui sans émouvoir sa susceptibilité. Je lui ai souvent entendu dire, en parlant d'un homme qui venait d'écrire contre lui, ou de se permettre quelque autre impertinence : « Il faut que je lui fasse avoir une place; » et toujours il tenait parole. Ce procédé était encore moins

dû à sa grandeur d'ame qu'au plaisir qu'il éprouvait à triompher de son ressentiment. Il causait bien; la profondeur, l'élégance et le bon goût caractérisaient la nature de son esprit, mais il manquait d'enthousiasme et de franchise, et, par conséquent, sa conversation n'était ni entraînante ni gaie. Il prétendait avoir été fort amoureux dans sa jeunesse; je ne l'ai jamais cru. Sa galanterie soutenue pour toutes les femmes, sa crainte d'en offenser une en montrant sa préférence pour une autre, son profond respect pour les moindres considérations de la société, sa discrétion parfaite, enfin, toutes ces vertus incompatibles avec un sentiment exclusif, m'ont persuadée qu'il

s'était fait illusion sur ses prétendues passions. Il avait dû être assez beau, assez aimable pour en inspirer de vives, mais il était trop *parfait* pour s'en laisser aveugler.

Il fallut peu de temps à mon père pour s'apercevoir de l'inutilité de ses conseils. Loin d'Alfred, ma figure portait l'empreinte de l'ennui ; sa présence seule m'animait, sa légèreté me donnait une humeur impossible à dissimuler, et notre préférence mutuelle n'était plus un secret pour personne. J'en avais fait la confidence à mon Eugénie qui ne cessait de me féliciter du bonheur de fixer un jeune homme aussi léger, aussi séduisant et qui serait bientôt mon mari ; car M. de Mont-

breuse, disait-elle, ne pourrait s'empêcher de lui rendre plus de justice, et d'être touché d'un attachement aussi profond que le nôtre. La sage Eugénie parlant ainsi, tranquillisait beaucoup ma conscience. Cependant l'air et le ton de M. de Montbreuse devenaient tous les jours plus sévères, il mettait tous ses soins à m'empêcher de rencontrer Alfred sans pourtant l'éloigner de chez lui, en me conduisant chez des personnes où il n'était point connu; mais son neveu ayant découvert cette ruse, se faisait présenter partout. Son nom, ses manières et sa gaieté lui attiraient toujours l'accueil le plus flatteur; et, malgré sa prévoyance et la sagesse de son esprit, mon père voyait sans cesse

ses projets déjoués par la malice d'un étourdi.

Cette petite guerre durait depuis trois mois, quand mon père entra un matin dans le salon où j'étudiais, s'assit auprès de moi et me dit : « Léonie, je » méritais mieux votre confiance, vous » avez un secret et vous m'avez réduit » à le deviner; je ne suis pas votre » ami. » Son émotion l'empêcha de continuer. Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes, rien n'égalait mon repentir et ma confusion; il en fut pénétré, et crut au serment que je lui fis de me soumettre aveuglément à toutes ses volontés. J'étais bien aise d'avoir quelque sacrifice à lui faire pour mieux lui prouver la sincérité de ma résigna-

tion. Il obtint sans peine de moi la promesse d'oublier Alfred et de lui ôter toute espérance.

« Combien je serais coupable, me disait-il, de mettre à la disposition d'un jeune insensé, mon bien le plus précieux, le bonheur de ma fille ! Qu'aurais-je à vous répondre, Léonie, si, cédant à son caprice et à votre faiblesse, vous veniez un jour me reprocher les chagrins que mon expérience aurait dû vous éviter ? Le caractère d'Alfred vous est déjà assez connu pour justifier mes craintes ; sa facilité à céder à toutes les impressions de son ame, son peu de discrétion pour les moindres espérances qu'il conçoit, et ses continuelles in-

» conséquences vous ont déjà compro-
» mise au point de laisser croire que
» ce serait vous désespérer que de vous
» refuser sa main. On est persuadé
» dans le monde que, malgré vos prin-
» cipes, votre modestie et votre édu-
» cation, vous seriez capable, pour
» lui, des folies les plus romanesques ;
» et voilà le fruit d'une préférence mal-
» heureuse!... Vous vous imaginez peut-
» être qu'Alfred devenu votre mari,
» ses défauts auraient moins d'incon-
» véniens pour le monde et pour vous;
» détrompez-vous, ma chère Léonie,
» si, tout en vous aimant, et vous res-
» pectant, Alfred se rend aussi coupa-
» ble, que serait-ce si le désir de vous
» plaire ne contraignait son caractère ?

» Je ne vous parle pas de sa liaison scan-
» daleuse avec madame de Rosbel, des
» propos injurieux de cette femme que la
» jalousie anime contre vous, et qui sont
» inévitables quand on reçoit les hom-
» mages d'un homme aussi peu discret
» que fidèle. Je veux croire que le
» bonheur de vous obtenir le ferait re-
» noncer sans hésiter à cette espèce
» d'intimité, mais pouvez-vous vous
» flatter que ce fût pour long-temps? A
» l'âge d'Alfred, avec ses goûts, et en-
» touré d'amis qui le regarderaient
» avec dédain s'il ne bravait pas au-
» tant qu'eux toutes les bienséances,
» il reviendrait bientôt à ses premières
» habitudes; et je verrais ma Léonie
» trahie, délaissée, passer ses plus bel-

» les années dans les larmes, et me re-
» procher de ne l'avoir point assez ai-
» mée pour assurer son bonheur en
» dépit de ses caprices. » — Non,
» m'écriai-je, non, mon père, vous
» déciderez de mon sort; j'en dois croire
» votre tendresse, elle ne peut vouloir
» que mon bonheur; vous connais-
» sez ma faiblesse, aidez-moi à la sur-
» monter; soyez mon guide, et ne per-
» mettez pas que j'afflige le père le plus
» tendrement chéri. » Mon père me
serrait contre son cœur en me remer-
ciant d'une soumission qui lui répon-
dait de ma félicité; il essuyait mes pleurs,
me conjurait de lui cacher ma peine,
et il m'offrait tous les dons d'une gé-
nérosité sans bornes pour s'acquitter

d'avance des sacrifices qu'il allait m'imposer. Comment n'aurais-je pas été touchée de tant de bonté !

Il fut convenu que, dans ma première entrevue avec Alfred, je lui déclarerais que la légèreté de sa conduite avait fait soupçonner la nature de son attachement pour moi, et qu'avant de savoir si ce sentiment serait approuvé par mon père, je ne pouvais plus désormais l'entretenir aussi souvent, et le prierais d'éviter les occasions de me rencontrer aussi fréquemment dans le monde. Cela devait suffire pour lui laisser deviner la vérité; et si cette déclaration ne lui paraissait pas assez claire, il ne pouvait en demander l'explication qu'à

M. de Montbreuse, c'est tout ce que voulait ce dernier. Quelle résolution! et qu'il me fallut de courage pour la tenir!

CHAPITRE IX.

Nous étions à la fin de l'hiver, à cette époque où Paris semble habité par un peuple de fous que les rhumes, la misère et le froid ne sauraient empêcher de se divertir : on dirait que la fin du monde est fixée au mercredi des Cendres, tant cette foule est attentive à ne pas perdre un seul des momens qu'elle peut consacrer au plaisir; le repos même, si nécessaire à l'artisan, est sans charme pour lui; on le voit sous un vêtement grotesque, le front couvert d'un masque qui l'é-

touffe, courir les rues à perdre haleine, ne recueillant, pour prix de cette corvée, que des huées et des injures grossières. J'avoue que je n'ai jamais rien compris à cette espèce de plaisir, et qu'il m'a toujours inspiré le sentiment de pitié qu'on a pour la démence.

Il y avait, le même soir, bal chez l'ambassadeur d'Espagne ; et malgré l'oppression qui me suffoquait, malgré ma tristesse et les traces de mes larmes, il fallut se parer d'une robe élégante, relever ses cheveux d'une guirlande de fleurs, et se laisser conduire par madame de Nelfort dans l'assemblée la plus brillante de Paris.

Je ne ferai point le récit de cette fête

magnifique, toutes celles de ce genre se ressemblent, et chacun y jouit en raison des sentimens qu'il y apporte; la coquette y trouve ses plaisirs, l'envieuse son supplice, et la femme modeste et sensible n'y rencontre souvent que l'ennui. Pour les gens qui aiment à méditer sur les ridicules et à observer tous les manéges de la vanité, ces réunions ne sont pas sans intérêt; mais l'ame se fatigue bientôt de l'aspect de tant de travers, et, quel que soit le motif qui conduise à de semblables fêtes, il est bien rare d'en revenir complétement satisfait.

A peine fûmes-nous arrivées, qu'Alfred s'empara de ma main pour me conduire à la place où nous devions

danser ensemble ; mais s'apercevant tout à coup de mon air abattu, il me dit d'un ton qui peignait toute son inquiétude : « Léonie, vous souffrez, » ô ciel! qu'avez-vous? » Je ne répondis rien, mes yeux se remplirent de larmes, je détournai la tête pour les cacher, et c'est dans cette disposition qu'il me fallut prendre un air riant pour danser. Alfred n'était pas moins malheureux que moi. Son tourment était visible, ne pensant qu'à deviner la cause de mon chagrin, l'interprétant de cent manières, il manquait à tous ses devoirs de danseur, il brouillait si bien les contre-danses que personne ne pouvait s'y reconnaître; enfin ce supplice finit. De retour à ma place, il

s'assit près de moi, et tandis que madame de Nelfort répondait à tous ceux qui venaient la saluer, j'eus le temps de dire à Alfred ce que j'avais promis à mon père. Tout autre que lui voyant ce que me coûtait ma soumission, en eût été touché, mais Alfred était plus violent que sensible; son amour-propre une fois irrité, réprimait tous les mouvemens de son cœur; et sans réflechir sur l'impossibilité de résister aux volontés de mon père, sans être ému de ma douleur, il m'accusa d'avoir voulu soumettre son cœur pour l'humilier, d'avoir feint quelqu'intérêt pour lui, afin que le sacrifice en eût plus de prix aux yeux de M. de Montbreuse, et il ajouta : « Si je vous avais inspiré le

» moindre sentiment, jamais votre
» père n'eût obtenu la promesse de
» me rendre éternellement malheureux;
» mais ce procédé me rendra, j'espère,
» mon courage; je ne donnerai pas au
» monde entier le plaisir de rire de
» ma sotte crédulité, je vous obéirai,
» je vous fuirai, et l'indignation que
» j'éprouve me rendra la force de ca-
» cher ma douleur. » En finissant ces mots, il se leva brusquement, et je restai stupéfaite de tant de colère et d'injustice.

Je crus qu'un moment de réflexion le ramènerait à des sentimens plus doux, et qu'il reviendrait bientôt auprès de moi; mais j'ignorais que l'orgueil irrité ne s'appaise qu'après s'être

vengé. Alfred me prouva cette cruelle vérité : je le vis s'approcher de madame de Rosbel dont la beauté fixait tous les regards, augmenter le nombre de ceux qui s'empressaient autour d'elle, et obtenir sur eux la préférence la plus marquée. Madame de Rosbel, attribuant le retour d'Alfred à l'éclat de ses charmes, semblait lui pardonner l'abandon dans lequel il l'avait à peu près laissée depuis trois mois. Je souffrais tous les tourmens de la jalousie, quand mon père, s'approchant de ma tante et de moi, vint nous présenter M. le comte Edmond de Clarencey, son pupille, jeune homme auquel il paraissait prendre le plus vif intérêt, mais que, dans mon dépit,

je ne regardai seulement pas, ne pouvant détacher mes yeux de l'endroit où madame de Rosbel régnait en souveraine. Cependant, honteuse de ma faiblesse et craignant de me voir l'objet de la pitié d'une rivale aussi vaine, je rappelai ma fierté, et tâchai de paraître aussi transportée de plaisir que je l'étais de colère : je dansai sans discontinuer; on faisait cercle autour de moi, on vantait mes grâces, ma tournure : la curiosité de me voir avait attiré la foule d'adorateurs que madame de Rosbel traînait ordinairement à son char. Je la voyais abandonnée de sa cour, seule avec Alfred et l'écoutant d'un air assez distrait. Je commençais à jouir de tous les plaisirs d'une juste

vengeance, quand je la vis se lever, prendre le bras d'Alfred et sortir du bal. Je perdis avec leur présence tous les moyens de soutenir mon rôle. Madame de Nelfort s'aperçut de mon abattement, et me proposa de me reconduire. Ma pâleur lui parut être la suite des fatigues du bal, et je la quittai sans qu'elle eût le moindre soupçon de ce qui venait de se passer. Elle n'ignorait point la passion d'Alfred, mais sa délicatesse et la crainte de ne pas voir cet amour approuvé par mon père, l'avaient toujours empêchée de m'en parler. Sans flatter les espérances de son fils, elle les partageait, et l'idée d'une union qu'elle trouvait si bien assortie, la comblait de joie; mais la

fortune de son frère, l'ambition qu'elle lui supposait et la sévérité qu'elle lui connaissait, lui imposaient silence. Elle attendait tout de l'amabilité d'Alfred, de sa persévérance, de l'intérêt qu'il m'inspirait déjà et de la tendresse d'un père qui semblait ne vouloir contrarier aucun de mes désirs.

CHAPITRE X.

Monsieur de Montbreuse, meilleur observateur que ma tante, avait deviné et suivi tous les mouvemens de mon ame, aussi ne fut-il point surpris de l'altération de mes traits, lorsqu'il me revit le lendemain de cette triste fête. « Vous avez beaucoup souffert hier, » me dit-il avec sensibilité! mais croyez, » ma chère Léonie, que mon cœur vous » tient compte de tous les sacrifices du » vôtre, et que bientôt... » A ces mots, il fut interrompu par l'arrivée de ma tante qui, entrant brusquement sans se

faire annoncer, se jeta sur un fauteuil en s'écriant : « Mon frère venez à » notre secours, Alfred est arrêté, je » suis au désespoir. » Cette nouvelle m'arracha un cri de douleur et d'effroi qui retentit jusqu'au cœur de mon père; il me prit la main, la serra tendrement, et me dit à voix basse : « Plus de courage, ma fille. » En effet la crainte de l'affliger m'empêcha de succomber à l'émotion qui venait de surprendre mon ame. Je m'efforçai de consoler madame de Nelfort que ses pleurs inondaient. Quand elle fut un peu plus calme, elle nous raconta que son fils ayant éprouvé la veille un vif chagrin dont il s'était obstiné à lui cacher la cause, avait accepté, dans l'es-

pérance de se distraire, la proposition que madame de Rosbel lui avait faite d'aller souper chez sa cousine, madame de L***. « Vous savez, ajouta-t-elle, » combien le maître de cette maison » est joueur; à trois heures du matin » quand toutes les femmes ont été reti- » rées, M. de L*** a proposé à ceux » qui restaient de se remettre au creps. » On a fait servir du punch. L'ivresse » s'est bientôt mêlée à l'humeur du jeu; » les perdans étaient intraitables et ju- » raient de se rattraper à tout prix. » Alfred avait encore trois mille louis » à regagner, lorsqu'on est venu lui an- » noncer qu'un courrier du ministre » de la guerre, après avoir fait vingt » courses pour le rejoindre, venait

» lui apporter l'ordre de se rendre sur-
» le-champ chez son général, pour y
» recevoir les dépêches d'une mission
» aussi pressée qu'importante. Alfred,
» furieux de perdre autant, et hors
» de lui, a répondu à ce message par
» mille impertinences. A la fin, le cour-
» rier las d'attendre, s'est vu contraint
» d'aller instruire le ministre de ce qui
» se passait chez M. de L***, et le minis-
» tre a donné aussitôt l'ordre d'arrêter
» Alfred comme ayant manqué aux lois
» de la subordination en refusant de se
» rendre à son devoir, et le malheu-
» reux a été conduit ce matin en pri-
» son, ignorant encore dans son ivresse,
» de quel crime on le punissait. »
— « Tranquillisez-vous, ma sœur, dit

» M. de Montbreuse après avoir écouté » attentivement son récit, je vais à l'instant chez le ministre. J'espère en obtenir quelqu'indulgence pour votre » fils, mais, vous le savez, ma sœur, de » pareilles fautes ne peuvent rester impunies ! » En finissant ces mots, il sonna, demanda ses chevaux et nous laissa toutes deux dans l'impatience de son retour.

J'aurais voulu en vain dissimuler à quel point je partageais les inquiétudes de ma tante; j'ajoutais au chagrin de savoir Alfred coupable et malheureux, le reproche d'avoir causé son malheur; car, si je lui avais appris avec plus de ménagement la nécessité où je me trouvais de l'éloigner de moi, peut-

être ne se serait-il point rapproché de cette madame de Rosbel dont l'influence sur lui n'était jamais marquée que par des effets funestes. Dans cet état de douleur et de repentir, mon ame avait besoin de s'épancher et j'avouai tout à ma tante. Cet aveu la consola presqu'entièrement de son chagrin. Elle ne vit plus dans le malheur présent d'Alfred, qu'un moyen d'accélérer le moment de son bonheur. Sa faute était celle de l'amour, mon père ne pouvait lui refuser son pardon, et, moi, je devais récompenser tant de folie. Ce calcul paraissait si simple à madame de Nelfort, elle doutait si peu de la faiblesse de mon père, et ses projets flattaient si bien mes espérances, que je

me livrai sans réserve à la confiance qu'elle voulait me faire partager.

M. de Montbreuse revint bientôt nous apprendre le succès de sa démarche. Le ministre, en considération de sa véritable estime pour l'oncle, avait consenti à ce que le neveu gardât les arrêts pendant quinze jours chez lui, au lieu de rester un mois en prison, comme il l'avait d'abord décidé dans sa juste sévérité; et pour mettre le comble à sa générosité, il s'était engagé à faire tout ce que lui indiquerait M. de Montbreuse pour empêcher cette malheureuse aventure de venir jusqu'aux oreilles du roi. Madame de Nelfort, qui sentait toute l'importance du secret, nous quitta,

après avoir témoigné sa reconnaissance à mon père, pour aller réclamer la discrétion de M. et de madame de L*** sur ce fait. Ils étaient trop intéressés à se taire, pour ne pas s'engager de bonne foi à tout ce qui pourrait la rassurer. Alfred fut reconduit le même soir chez lui ; et voici le billet que je trouvai le lendemain sur le pupitre de mon piano, sans deviner comment il s'y était pris pour me le faire parvenir :

« Cessez de me plaindre, Léonie ;
» je suis auprès de ma mère, et je
» sais tout ce que je vous inspire.
» Comment pourrais-je me repentir
» d'une faute à laquelle je dois la
» certitude de vous intéresser ? Accor-

» dez-m'en le pardon, vous sans qui
» je ne l'aurais jamais commise; per-
» mettez-moi d'espérer qu'un jour je
» recevrai le prix d'un amour que
» vous seule pouviez faire naître :
» dictez vos lois, et vous verrez si je
» sais obéir à l'être adoré qui d'un
» mot peut régler le destin de ma
» vie. »

Alfred de Nelfort.

Ce billet ne me laissait aucun doute sur l'indiscrétion de ma tante; elle avait peint à son fils mon émotion, mes larmes, en apprenant son arrestation; peut-être même avait-elle exagéré ma douleur pour le mieux consoler de ses regrets. Il n'était plus temps de dissimuler une préférence dont j'a-

vais eu l'imprudence de faire l'aveu à la mère de celui qui en était l'objet. Cependant je voulais toujours obéir à mon père, sur-tout ne pas le tromper. Comment faire pour accorder tant d'intérêts différens? Montrer ce billet à M. de Montbreuse, c'était livrer Alfred à son ressentiment, et ajouter au mécontentement que lui inspirait déjà sa conduite; garder la lettre sans y répondre, c'était inquiéter Alfred, lui laisser croire qu'il m'avait offensée et que je ne lui pardonnerais jamais; c'était l'accabler quand je le savais malheureux, et la générosité ne me permettait pas de prendre ce dernier parti. Dans cet embarras extrême, je résolus d'avoir recours aux conseils de mon Eugénie,

et fis demander à mon père la permission d'aller passer la journée au couvent; il me l'accorda, et je me rendis aussitôt chez mon amie.

CHAPITRE XI.

Mon arrivée au couvent devint le signal d'une fête ; madame la supérieure fit suspendre les leçons, et j'eus bien de la peine à me soustraire aux caresses de mes anciennes compagnes, pour me livrer au plaisir de causer avec mon Eugénie. Quand nous fûmes seules, je lui peignis l'embarras de ma situation, et voici ce qu'elle me dit : « Pour oser te donner un conseil dans » cette circonstance, ma chère Léo- » nie, il faudrait savoir au juste de » quel sentiment ton ame est pénétrée,

» et peut-être l'ignores-tu toi-même.
» D'après ce que tu me dis, et plus
» encore d'après la connaissance que
» j'ai de toi, je te crois sincèrement
» aimée ; mais pour répondre à cet
» amour en résistant à la volonté d'un
» père, il faut être bien sûre de la
» constance d'un attachement qui doit
» coûter tant de peine; car en est-il
» de plus vive que celle d'affliger son
» père! Si tu crois pouvoir surmonter
» le penchant qui t'entraîne, n'hésite
» pas, mon amie, à en faire le sacri-
» fice, et sois assez courageuse pour
» fuir cet Alfred dont la présence se-
» rait toujours dangereuse pour toi ;
» mais si, après avoir vainement com-
» battu, tu acquiers la certitude que

» de cette affection dépend le bonheur
» de ta vie, alors déclare à M. de
» Montbreuse que rien ne peut triom-
» pher du sentiment qui te domine,
» mais que jamais il n'aura à se plain-
» dre de ta soumission; enfin, rends-
» le l'arbitre de ton malheur, et at-
» tends tout de sa bonté et de ta per-
» sévérance. »

Ce discours me parut dicté par la sagesse même; il me semblait qu'il accordait merveilleusement mes devoirs et mes sentimens. L'amour-propre, la jalousie, la tendre pitié que me faisaient éprouver les chagrins d'Alfred, la reconnaissance de l'amour qu'il ressentait pour moi, tout me persuadait que je l'aimais passionnément, et j'étais

de la meilleure foi possible en assurant Eugénie que je pourrais supporter tous les malheurs plutôt que de renoncer à l'amour d'Alfred.

De retour chez mon père, j'y trouvai madame de Nelfort à qui je montrai la lettre de son fils en me plaignant de son imprudence ; elle la désapprouva autant que moi, me promit de l'en bien gronder, et me pria de la laisser ignorer à mon père. « Ce pauvre Al-
» fred est bien assez à plaindre, ajouta-
» t-elle, le ministre vient de lui signi-
» fier l'ordre de se rendre sous trois
» jours à son régiment ; la guerre re-
» commence et peut-être va-t-il par-
» tir sans avoir obtenu le pardon de
» son oncle. » En effet nous apprîmes,

le surlendemain, qu'Alfred était libre. Il fit demander à mon père la permission de lui faire ses adieux, mais M. de Montbreuse lui fit répondre qu'il ne le recevrait qu'au retour de la campagne, préférant l'entretenir de ses exploits que de ses fautes. La sévérité de cette réponse m'indigna, et me fit excuser une démarche dont les suites auraient pu me perdre.

La veille du départ d'Alfred, M. de Montbreuse étant allé à Versailles, je restai seule avec mademoiselle Duplessis, dont la conversation, aussi ennuyeuse que pédante, me rendait ingénieuse pour trouver les moyens de m'y soustraire. J'avais le projet d'écrire, le soir même, à mon Eugénie, et pour en-

gager mademoiselle Duplessis à ne pas m'importuner de sa présence, je lui avais commencé la lecture d'un livre que je lui persuadai d'achever, en l'assurant que l'intérêt allait toujours croissant. Elle me crut et se retira dans sa chambre; je passai aussitôt dans mon cabinet d'étude, et, là, jouissant du plaisir de me trouver seule, je peignis à mon amie les regrets que j'éprouvais du départ d'Alfred. Dans ma lettre je blâmais le refus que mon père avait fait de recevoir ses adieux; j'en parlais comme d'une injustice qui ajoutait encore à mon amour, et de cet amour, j'en disais tout ce que l'exagération la plus vive peut inspirer. J'allais fermer cette lettre, quand ma porte s'ouvrant

tout à coup, je vis paraître Alfred. La surprise me rendit immobile, il se jeta à mes pieds en disant qu'il aurait bravé mille fois la colère de mon père, celle de l'univers entier, plutôt que de partir sans me voir, sans emporter son pardon et l'assurance d'un sentiment sans lequel il ne pouvait plus vivre. Ayant jeté les yeux sur ma lettre, il aperçut son nom, et s'écria : « Vous me répondiez, Léonie. Ah ! je suis trop heureux. » En disant ces mots, il s'empare de la lettre, et la porte à ses lèvres. Je lui dis en vain que ce n'est point à lui qu'elle est adressée, je lui reproche en vain son imprudence, son indiscrétion et son audace; il ne m'écoute point et s'enfuit en me ju-

rant que la mort même ne le séparera point de ce gage de ma tendresse.

J'avoue que, dès ce moment, je crus ma destinée enchaînée à la sienne. Je venais de recevoir ses sermens, il possédait l'assurance positive du retour que j'accordais à son amour; je n'entrevoyais plus aucun moyen de satisfaire aux volontés de mon père; et dans la nécessité de les braver, je résolus de m'exposer à son ressentiment plutôt que de m'abaisser à trahir sa confiance en lui cachant ce qui venait de se passer, et la ferme résolution que j'avais prise de concert avec ma jeune amie.

Dans cette disposition, j'attendis cou-

rageusement le retour de M. de Montbreuse. Il revint seul, j'allai au-devant de lui, nous entrâmes dans son cabinet; sa physionomie était riante, il paraissait revenir content de son voyage, et je me disposais à profiter de ce moment pour lui faire mes pénibles aveux, quand il me dit de l'air le plus satisfait : « Je viens de terminer une affaire » qui peut assurer le bonheur du reste » de mes jours. Vous devinez bien, » Léonie, qu'il s'agit du vôtre. » Ce début me donna quelque espoir, je pensai que ma tante s'était peut-être servie du crédit d'un grand personnage pour déterminer mon père en faveur de son fils; mais cette illusion cessa bien vite. M. de Montbreuse

ajouta : « Le roi vient de m'accorder
» la seule grâce que j'eusse à lui demander.
» Il rend au fils de mon meilleur
» ami tous les biens dont l'imprudence
» de son père avait failli le priver pour
» toujours, et pour mettre le comble à
» la faveur qu'il m'accorde, il veut vous
» marier, Léonie; je suis chargé de vous
» offrir l'hommage d'un des hommes
» les plus distingués de sa cour. —
» Pardonnez ! ô mon père, interrom-
» pis-je avec chaleur, et plaignez-moi
» de ne pouvoir soumettre mon cœur
» à vos désirs; il n'est plus à moi, j'ai
» vainement combattu ma faiblesse,
» j'aime Alfred; puis-je accepter la
» main d'un autre?... non, jamais...

» N'est-ce pas assez de renoncer à lui, » de le voir s'éloigner ? Ah ! par grâce, » mon père, n'ajoutez pas à tant de » sacrifices le malheur de me séparer » de vous ! » M. de Montbreuse en m'écoutant avait pris un air sévère qui, dans tout autre moment, m'aurait imposé silence ; mais j'étais dans une de ces situations de l'ame où le danger augmente l'énergie, et sans redouter son courroux, je lui montrai le billet d'Alfred, et lui appris comment il avait enfreint ses ordres pour me dire un dernier adieu. Je ne dissimulai aucune des circonstances qui aggravaient mes torts, et je dus probablement à cet excès de franchise la confiance que

mon père a toujours eue depuis dans ma sincérité, et l'indulgence qu'on ne sait pas refuser à la bonne foi.

Je m'attendais à sa colère, sa modération m'abattit; après m'avoir écoutée attentivement, il me dit d'un ton calme: « Léonie, si après vous être ainsi com-
» promise envers votre cousin, vous ve-
» niez à découvrir que tout ce roman est
» le fruit de l'exaltation de votre tête,
» et non pas l'effet d'un sentiment
» durable, que feriez-vous alors ?...
» — Je n'ai pas prévu comment je me
» conduirais dans une situation qui ne
» sera jamais la mienne. » — Eh ! bien,
» moi, je dois le prévoir, reprit-il
» avec ironie, et laisser au temps le
» soin de vous désabuser. Je pour-

» rais combattre vos résolutions,
» vous ordonner de vous soumettre
» aux miennes, et vous représenter ce
» qui peut résulter pour vous et pour
» moi d'un refus si peu motivé, mais
» j'aime mieux encourir toutes les dis-
» grâces possibles, que d'user avec
» tyrannie de mon autorité sur vous;
» dès demain j'ôterai toute espérance
» à celui dont vous rejetez la main
» sans vouloir même le connaître, et
» je me résignerai au chagrin de vous
» voir victime d'une folie que votre
» âge seul peut excuser. »

En finissant ces mots, il me lança un regard de pitié, et me quitta avec autant de froideur et de calme que j'éprouvais de peine et d'agitation.

CHAPITRE XII.

Les jours qui suivirent cette scène, furent bien douloureux à passer. Nous vivions tous dans un état de contrainte insupportable. Madame de Nelfort ne pardonnait point à son frère d'avoir fermé sa porte à son fils, et M. de Montbreuse savait mauvais gré à sa sœur de nourrir les espérances d'Alfred quand il se montrait si décidé à les détruire; il affectait de ne me parler que de choses indifférentes, n'ayant pas l'air de s'apercevoir de ma tristesse, pour m'ôter toute

idée d'en voir cesser la cause, et paraissant trouver cette manière d'exister assez douce pour la supporter toute sa vie.

Je suis née avec plus de courage que n'en ont ordinairement les femmes pour braver la douleur, mais je n'ai jamais pu souffrir avec résignation les tourmens de l'incertitude; aussi, pour me délivrer de celle où me laissaient l'espérance de fléchir mon père, et la crainte de le voir persister dans sa rigueur envers Alfred, j'imaginai de fixer moi-même mon sort, en renonçant volontairement à toutes les illusions d'un bonheur incertain. J'établis dans ma pensée que M. de Montbreuse resterait immuable dans sa volonté, et que j'étais

condamnée à passer ma vie loin d'Alfred, sans cesser de l'aimer; je m'estimai davantage, en me persuadant que notre amour résisterait au temps, à l'absence et aux obstacles; et, dès ce moment, je me regardai comme une femme séparée de son époux, et dont la constance n'est plus qu'un devoir. Je fis graver sur un simple anneau d'or que je devais toujours porter, ce serment qui avait fait sourire mon père, et qu'une jeune personne est toujours prête à prononcer quand on la contrarie sur le premier objet de son inclination; enfin, ces mots si souvent répétés, si souvent oubliés : *Jamais d'autre.*

Munie de ce talisman, je supportai patiemment l'ennui de ma position;

mon esprit n'étant plus tourmenté par la crainte et l'espérance, je repris mes occupations ordinaires; la lecture, la musique charmaient mes momens de solitude, et je portais dans le monde assez d'intérêt à la conversation. M. de Montbreuse avait remarqué ce changement d'humeur sans en être surpris; il lui paraissait la suite toute naturelle de l'empire du temps sur les maux de l'imagination, et peut-être aurait-il fini par deviner juste, si un événement tragique n'était venu troubler pour long-temps la tranquillité dont nous commencions à jouir.

CHAPITRE XIII.

La campagne était ouverte depuis deux mois, on ne s'occupait que des nouvelles de l'armée; c'était le sujet continuel de tous les entretiens, ce qui me procurait le plaisir d'entendre souvent parler d'Alfred et vanter ses talens militaires. Un soir me trouvant seule à souper avec M. de Montbreuse, on lui annonça l'arrivée d'un courrier qui lui apportait des dépêches de la part du ministre de la guerre. Il était plus de minuit, et ce message, à une telle heure, m'inquiéta vivement. On

remit une lettre à mon père; à peine l'eut-il décachetée, que je le vis pâlir et s'écrier : « Malheureuse sœur! » Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que le ministre lui apprenait la mort d'Alfred, et, frappée de surprise, de terreur, je tombai évanouie. Quand je revins à moi, j'aperçus mon père appuyé sur le chevet du lit où l'on m'avait transportée, tenant une de mes mains dans les siennes, et regardant avec inquiétude, dans les yeux de son médecin qui me contemplait de l'air le moins rassurant. La fièvre la plus ardente me rendit bientôt mes forces j'eus le délire pendant toute la nuit, et, le lendemain matin, le médecin déclara à mon père que j'étais menacée d'une

fièvre inflammatoire, et que j'avais besoin des plus grands menagemens. Dans l'intervalle d'un accès à l'autre, mon père voulut essayer de calmer mon esprit, et, me prenant la main qu'il serrait tendrement, il me dit avec cet accent qui n'appartient qu'à la douleur paternelle : « Pardonne-moi, mon enfant,
» de n'avoir pas pensé à t'épargner le
» mal que tu éprouves, j'aurais dû le
» prévoir, mais calme-toi, sa jeunesse
» et nos soins le rendront à la vie. —
» Quoi ! m'écriai-je, il n'est pas mort!..
» ah! vous m'abusez, mon père, mais
» j'ai vu la pâleur de votre visage, j'ai
» entendu ces mots qui ont glacé mon
» cœur; et c'est en vain que par pitié
» vous voulez me tromper. » Je per-

sistais dans cette idée, malgré tout ce que disait M. de Montbreuse pour me persuader la vérité, quand j'entendis mademoiselle Duplessis lui dire à voix basse que madame de Nelfort était dans le salon, et le priait de venir l'y rejoindre un instant, ne voulant pas absolument partir sans lui parler.

Je conjurai mon père de me laisser voir ma tante; elle seule pouvait me faire croire à la vie d'Alfred, car j'étais bien sûre de deviner à sa douleur s'il nous restait ou non quelque espérance.

Un refus aurait ajouté à mes souffrances, et mon père consentit à tout ce que je voulus. Cette entrevue, quoique bien doulourense, me rassura beaucoup. J'appris avec détail de madame

de Nelfort tout ce qui concernait Alfred. La lettre du ministre mandait à mon père qu'à la suite d'une affaire décisive où son neveu s'était distingué, il venait d'être grièvement blessé; les chirurgiens ne répondaient pas de sa vie; il connaissait son danger, et demandait avec instance qu'on le transportât à Paris, malgré ses douleurs, pour y mourir dans les bras de sa mère. Le ministre ajoutait qu'il ne consentirait à cet imprudent départ que lorsqu'il y serait autorisé par mon père.

Dans l'impossibilité de cacher ce malheur à ma tante, M. de Montbreuse lui avait écrit de se rendre aussitôt à S***. pour empêcher son fils d'entre-

prendre un voyage aussi dangereux; il avait soutenu le courage de cette malheureuse mère en lui prouvant que ses soins pourraient sauver son fils, et ne lui avait pas caché l'état où cette triste nouvelle m'avait plongée.

Après m'avoir persuadée de la fidélité de ce récit, il fut convenu que madame de Nelfort nous dépêcherait un courrier aussitôt qu'elle serait arrivée à S****, qu'elle nous ferait donner exactement des nouvelles d'Alfred, mais qu'elle se garderait bien de lui apprendre que j'étais malade; car elle était sûre, disait-elle, qu'il succomberait à son inquiétude. « Et comment saura-» t-il donc, lui répondis-je, à quel » point je suis touchée de son sort?

» — Comptez sur ma tendresse, Léo-
» nie, répliqua-t-elle, je lui prodigue-
» rai toutes les consolations dont son
» cœur a besoin pour supporter votre
» absence. » En disant ces mots, elle se
leva et m'embrassa en m'inondant de
ses larmes. Je détachai de mon doigt
l'anneau qui portait ma devise, et je la
priai de le donner de ma part à son fils
comme le gage d'un attachement qui
le suivrait au tombeau. Elle me remer-
cia comme si je lui avais donné un
moyen de plus de le sauver; puis, s'ap-
prochant de mon père, elle lui remit un
papier, en ajoutant : « S'il meurt, vous
» le savez, mon frère, je ne lui survi-
» vrai pas; gardez cet écrit, et soyez
» le dépositaire de mes dernières vo-

» lontés. » S'arrachant des bras de son frère, elle partit en nous disant un adieu qui retentit jusqu'au fond de notre ame, car il semblait nous dire que peut-être il serait le dernier.

CHAPITRE XIV.

Trois jours après le départ de madame de Nelfort, nous apprîmes qu'elle était arrivée à S***, au moment où les chirurgiens venaient de déclarer qu'Alfred était hors de danger, mais que ses blessures étant près de la poitrine, la moindre imprudence pourrait lui être funeste, et que sa convalescence serait longue. Cette bonne nouvelle arriva le même jour où ma fièvre commençait à diminuer, peu de temps après elle me quitta tout-à-fait; je me rétablis, et, loin de me plaindre, je re-

merciai le ciel de m'avoir accablée d'une maladie sans laquelle je n'aurais jamais su à quel point j'étais chérie de mon père.

Eugénie ne m'avait point abandonnée pendant mes souffrances; mon père avait obtenu de la supérieure de son couvent, la permission de la faire sortir souvent pour venir me tenir compagnie, et j'éprouvais toujours un nouveau plaisir à l'entretenir des intérêts de mon cœur. De quel charme les femmes se privent en rendant l'amitié presqu'impossible entre elles ! Je mets au nombre des momens les plus heureux de ma vie ceux que j'ai passés près de cette bonne Eugénie qui, loin d'envier mes succès, en était fière, et dont le

cœur partageait si bien tous mes sentimens; il est vrai qu'Eugénie, assez jolie pour plaire, assez aimable pour intéresser, n'avait, ni l'ambition, ni les moyens de briller avec éclat dans le monde. Douée de plus de force d'esprit, de vraie philosophie que n'en ont ordinairement les femmes, elle était inaccessible à toutes les petitesses de la vanité et n'entendait rien à la coquetterie. Peu susceptible d'éprouver un sentiment romanesque, elle était d'une indulgence parfaite pour toutes les fautes qu'entraîne une passion exaltée, et cette qualité si souvent ignorée des personnes qui, par caractère, sont à l'abri de l'égarement, peut donner une idée de la supériorité de sa raison, de

son esprit et de sa bonté. Son père, en mourant, l'avait promise au fils d'un de ses amis dont tous les avantages consistaient en une grande fortune. Eugénie aurait pu se soustraire sans beaucoup de peine à cet ordre paternel, mais son respect pour le dernier vœu de son père lui ôtait tout projet de résistance. Résignée d'avance aux sacrifices des plaisirs les plus doux de la vie, elle se consacrait tout entière à ceux de l'amitié, et c'est à cette circonstance particulière que j'ai dû le bonheur de posséder le bien le plus précieux, le plus rare du monde, une véritable amie.

Depuis que mes forces commençaient à revenir, mon père nous conduisait

presque tous les matins au bois de Boulogne. Un jour que je voulais prolonger notre promenade, il me dit qu'une affaire importante l'obligeait à se rendre avant trois heures, chez un de ses amis; nous remontâmes en voiture, et, pendant qu'il offrait la main à Eugénie, je le vis donner mystérieusement à ses gens, un ordre que je ne pus entendre. Peu de temps après, nous entrâmes dans la cour de l'hôtel de Nelfort; je jetai aussitôt les yeux sur mon père, je le vis sourire de ma surprise et je devinai le retour de ma tante. Tremblante d'émotion, appuyée sur le bras d'Eugénie, je me laissai conduire sans dire un mot jusqu'à l'appartement où nous trouvâmes madame de Nelfort

occupée à retenir son fils qui voulait, à toute force, se lever de son fauteuil pour venir au-devant de nous, malgré sa faiblesse et le danger de rouvrir ses blessures. La pâleur de son visage et la joie qui brillait dans ses yeux formaient un contraste qui donnait à sa physionomie l'air du délire. Dès que mon père l'aperçut, il courut à lui et l'embrassa tendrement comme pour s'excuser de n'avoir pas reçu ses adieux, de n'avoir pas prévu en les refusant qu'il était possible qu'un malheur les séparât pour toujours, et qu'alors Alfred emporterait au tombeau le souvenir de son ressentiment sans y mêler celui de sa tendresse.

Ce moment fut entièrement consa-

cré au bonheur de se revoir et au récit des exploits et des souffrances d'Alfred. Ma tante ne se lassait point de raconter des détails si intéressans pour son amour maternel; mais, tout en l'écoutant attentivement, mes yeux se portaient souvent sur son fils qui, n'osant point l'interrompre et voulant me parler, portait à ses lèvres l'anneau qu'il tenait de moi. Combien j'étais heureuse alors! Il me semblait impossible que mon père ne fût pas touché de notre émotion, et qu'il ne fût pas sur-tout bien convaincu qu'en s'opposant plus long-temps à nos vœux, il nous affligerait sans triompher de notre constance. En effet, je devinai assez juste; après avoir entendu répéter dix

fois à ma tante les détails de l'affaire où son fils avait été blessé, et ceux de la cure miraculeuse du chirurgien qui l'avait guéri, M. de Montbreuse, prenant affectueusement sa main, lui dit : « Vos chagrins méritent bien des consolations, ma » chère sœur, et je rends grâces au » ciel de m'avoir choisi pour vous » les offrir. Je ne serai plus un obs» tacle à la félicité de tant d'êtres » chéris, Alfred deviendra l'époux de » Léonie ; mais je demande à tous » deux un petit sacrifice que j'espère » obtenir sans peine de leur tendresse » pour moi. — Ah ! mon oncle, » interrompit Alfred en se précipi» tant dans les bras de mon père, dis-

» posez de moi, de ma vie, je m'en-
» gage à tout pour devenir votre fils. »
Ce mouvement d'une reconnaissance si exaltée, ce nom de fils prononcé avec tant d'amour, avaient visiblement attendri M. de Montbreuse. Il se retourna de mon côté, et me vit les larmes aux yeux; je ne sais trop pourquoi je pleurais, car j'avais réellement plus de joie dans l'ame que de cette émotion tendre qui provoque les larmes, mais j'étais troublée. Ce mot de mariage déconcerte si facilement une jeune personne! Mon père interpréta mon trouble comme il le devait, et se félicita d'une résolution qui lui avait tant coûté. Nous le pressâmes de nous dire ce qu'il exi-

geait de nous, et voici ce qu'il nous déclara.

« Je fixe votre mariage à l'hiver pro-
» chain. Je vois à la mine que fait Al-
» fred combien cette première condi-
» tion lui déplaît, mais ce n'est pas
» tout, nous passerons ces huit mois
» de délai au château de Montbreuse,
» j'obtiendrai du ministre un congé
» pour Alfred dont la santé ne peut
» de quelque temps lui permettre de
» reprendre son service. Nous parti-
» rons cette semaine avec ma sœur et
» lui, mais j'exige que, pendant toute
» cette saison, nous vivions dans la
» plus parfaite solitude; pas le moin-
» dre petit voyage à Paris, ni à M***

» où les officiers de la garnison mènent
» une vie scandaleuse, point de visites
» de voisinage, point de fêtes; enfin, la
» vie la plus calme et la plus retirée.
» C'est là, ma chère Léonie, qu'auprès
» de moi et sous les yeux d'une tante
» qui bientôt sera votre mère, vous
» pourrez juger de la solidité de vos
» sentimens et de ceux que vous inspi-
» rez. La promenade, la musique et
» l'étude rempliront les momens qu'il
» faut toujours consacrer à l'occupa-
» tion quand on veut échapper à l'en-
» nui, et se retrouver en société avec
» plus de plaisir. Vous pouvez comp-
» ter sur moi pour chercher à réunir
» tous ceux qui tiennent à la vie de
» château. Le séjour de Montbreuse

» est par lui-même fort agréable; de
» douloureux souvenirs m'en ont long-
» temps éloigné, vous me les ferez ou-
» blier, mes enfans, si je vois ces
» mêmes lieux témoins de votre bon-
» heur, et si vous m'y donnez l'assu-
» rance que rien ne saurait l'altérer. »

Ces conditions me parurent fort douces; l'idée de vivre agréablement auprès des objets de toutes mes affections, et de me disposer ainsi au moment qui devait combler ma félicité, charmait mon imagination. Alfred, dont le caractère était particulièrement impatient, n'osa pas témoigner l'humeur que lui causait ce délai, mais, s'il n'en disait rien, ses yeux n'en faisaient pas mystère. Ma tante, craignant quelques

réflexions déplacées de la part de son fils, s'empressa de répondre pour lui, qu'il serait trop heureux de souscrire à des conditions aussi peu sévères, et qu'elle se rendait caution de sa parfaite soumission. D'après cette assurance, on ne s'occupa plus que des arrangemens de départ; il fut fixé au surlendemain. En se levant pour sortir, mon père me conduisit auprès d'Alfred, lui présenta ma main qu'il baisa tendrement, et lui dit : « Tu sais » combien j'aime ma Léonie, mon fils, » songe à la mériter. »

CHAPITRE XV.

De retour chez moi, je passai la nuit entière à causer avec Eugénie des événemens de la journée et de ma destinée future. Elle me félicita sincèrement sur le bonheur dont j'allais jouir, mais elle convint avec moi que, tout en satisfaisant à mes vœux, mon père semblait éprouver une tristesse insurmontable ; la nécessité de renoncer à un mariage qui eût flatté davantage son ambition nous parut la seule cause de ce chagrin, et bientôt nous n'y pensâmes plus.

Eugénie ne pouvant me suivre à Montbreuse, je lui promis de lui écrire exactement, et d'avoir toujours en elle la confiance qu'elle méritait à tant de titres. Le regret de la quitter fut le seul chagrin qui troubla la joie que m'inspirait le voyage; il dura deux jours, pendant lesquels la gaieté d'Alfred prit un tel ascendant sur la gravité de mon père qu'il finit par se prêter de la meilleure grâce à toutes ses folies. L'aspect des avenues du château changea tout à coup cette disposition. M. de Montbreuse prit un air sombre, ma tante se retourna pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux, Alfred devint silencieux; tout m'avertit que j'approchais du tombeau de ma mère,

et la plus profonde mélancolie s'empara de mon amie. Je me rappelai la confidence d'Etienne, les regrets de Suzette et mille souvenirs de mon enfance qui se rattachaient à cette mère tant regrettée; je devinai ce qui devait se passer dans le cœur de mon père, et, quand la voiture s'arrêta, je me jetai dans ses bras, fondant en larmes. Il me serra tendrement contre son sein et descendit, sans me dire un seul mot, pour répondre à l'accueil des bons paysans qui étaient venus à sa rencontre et s'empressaient de lui témoigner combien ils étaient heureux de son retour. Au milieu de cette foule, j'eus bientôt reconnu Suzette; un joli visage, une taille élégante, une mise

aussi soignée que simple, la rendaient facile à distinguer de ses compagnes, aussi le fut-elle bientôt d'Alfred qui s'écria assez militairement : « Ah ! la jolie petite personne ! » Cette exclamation me déplut ; je trouvais son admiration juste, mais son enthousiasme me choqua. J'avais reconnu cette même inflexion de voix dont il s'était servi souvent pour me dire : « Ma cousine est charmante, » et, dès ce moment, je ne me trouvai plus flattée de ses éloges. Dans ma simplicité, je croyais alors qu'un homme bien amoureux ne pouvait parler avec chaleur d'aucune autre beauté que de celle de l'objet de son amour, mais l'expérience m'a prouvé, depuis, que les femmes étaient bien

plus susceptibles d'un sentiment exclusif ; l'amant le plus passionné pour sa maîtresse n'en est pas moins sensible aux charmes de toutes les jolies femmes, tandis que celle qui aime ne voit que son amant.

CHAPITRE XVI.

Les premiers temps de notre séjour à Montbreuse furent consacrés à soigner la convalescence d'Alfred; il fallait le garder à vue comme un enfant, sinon il s'échappait, allait voir ses chevaux, montait le moins docile et revenait dans un état qui nous donnait la crainte de voir ses blessures se rouvrir. Ma tante se fâchait contre lui, je grondais bien aussi; il demandait humblement pardon, promettait d'obéir à ses deux graves docteurs, et à peine avait-il juré d'être soumis qu'il médi-

tait quelque nouvelle extravagance. Pour amuser sa patience, nous lui faisions d'intéressantes lectures, de la musique, enfin, nous cherchions tous les moyens de le soustraire à l'ennui qui souvent paraissait le dominer. Mon père, qui riait de son supplice, en eut cependant pitié et lui annonça que, pour le distraire un peu de nos sermons, il lui présenterait, dans la journée, un jeune homme fort aimable qui, bien certainement, deviendrait de ses amis et dont l'intimité lui serait d'un grand secours dans notre retraite. « J'ai fait une exception en sa faveur, » ajouta M. de Montbreuse. M. de Cla-» rencey ne peut être regardé comme » un étranger dans ma famille; en ac-

» ceptant sa tutelle, j'ai promis à son
» père de le remplacer près de son fils,
» et je tiendrai sans peine ma parole,
» il rend facile tout ce qu'on peut faire
» d'obligeant pour lui. C'est le jeune
» homme le plus aimable que j'aie ja-
» mais rencontré; sa terre n'est qu'à
» une demi-lieue d'ici, il y passe une
» grande partie de l'année à soigner
» une vieille parente infirme dont la
» conversation n'est pas fort amusante.
» Il sera charmé de nous voir souvent,
» nous ferons des parties de chasse avec
» lui, et, le soir, nous jouerons au bil-
» lard. Il pourra même corriger les
» dessins de Léonie, car il peint à ra-
» vir. — Mais c'est un vrai trésor

» qu'un voisin de cette espèce, dit Al-
» fred avec ironie; par grâce, mon
» oncle, ne nous privez pas plus long-
» temps du plaisir d'admirer un jeune
» homme aussi accompli. Je cherche
» depuis des siècles un modèle pour
» me perfectionner, et je suis enchan-
» té de le rencontrer ici; j'ai eu toute
» ma vie un peu d'éloignement pour
» la société des gens parfaits, mais je
» vois bien qu'aujourd'hui il faut m'y
» résigner, et je puis vous assurer que
» mon amour-propre en prendra son
» parti de bonne grâce. — C'est plus
» que je n'attendais de vous, » répondit
M. de Montbreuse un peu piqué du
ton léger d'Alfred. Cette réponse jeta

beaucoup de froid dans la conversation, et chacun se sépara sous différens prétextes. En sortant du salon, je rencontrai Suzette qui venait me remettre la liste des pauvres gens du village qui s'adressaient à moi pour réclamer la générosité de mon père. Après avoir dit à Suzette que j'irais moi-même le lendemain avec elle distribuer les secours dont ces braves gens avaient besoin, je l'emmenai dans le parc; en nous promenant, il me vint à l'idée de la questionner sur ce M. de Clarencey dont mon père venait de parler avec tant d'intérêt. Elle m'en fit un éloge qui s'accordait parfaitement avec celui que je venais d'entendre, mais elle ajouta :

« Malgré tout le bien qu'on en pense,
» Mademoiselle, et qu'il paraît mériter,
» je doute qu'il vous plaise infiniment;
» il a un certain air froid, insouciant
» même, qui va mal à son âge. Lorsque
» son père fut exilé, ses biens séques-
» trés, il a dû être fort malheureux,
» mais depuis que M. le comte l'a fait
» rentrer dans son héritage, et qu'il se
» trouve à vingt-cinq ans maître d'une
» grande fortune, on ne conçoit guère
» ce qui peut manquer à son bonheur,
» et comment il préfère même en hiver,
» le séjour de Clarencey à celui de la
» cour où l'on dit que le roi a tant de
» bontés pour lui. » Je fus de l'avis de
Suzette, et j'arrangeai dans ma tête qu'un

homme qui ne savait pas jouir des agrémens de la vie quand tout concourait à rendre la sienne heureuse, ne pouvait être que souverainement ennuyeux.

CHAPITRE XVII.

Je revins de la promenade pour faire ma toilette et me rendre dans le salon où déjà ma tante et Alfred m'attendaient. Nous lui reprochâmes la manière dont il avait parlé à mon père à propos de son pupille. Il nous répondit, comme à son ordinaire, en enfant gâté, et nous dit que pour peu qu'on l'étourdît encore de ce chef-d'œuvre de perfection, il le prendrait dans une si parfaite antipathie, qu'il lui deviendrait impossible de la cacher. Ma tante, qui connaissait mieux que moi l'obstination de son fils

et sa mauvaise tête, me fit signe de ne pas l'animer par de nouveaux reproches, et je me tus en faisant d'assez tristes réflexions sur les inconvéniens d'un caractère aussi emporté et si déraisonnable. Dans ce moment, mon père entra en conduisant M. de Clarencey qu'il nous présenta comme une ancienne connaissance. En effet, ma tante se rappela bien l'avoir vu l'hiver précédent au bal de l'ambassadeur d'Espagne, et, comme elle avait autrefois beaucoup connu son père, elle lui parla d'une manière si affectueuse du plaisir qu'elle avait à retrouver le fils d'un ancien ami, qu'il ne s'aperçut point de l'air maussade dont Alfred lui rendit son salut, et s'informa avec in-

térêt des suites de sa blessure. Alfred qu'un mot obligeant flattait toujours, se dérida pour lui répondre, et finit par causer avec lui en toute confiance. Lorsque l'on sortit du salon pour se mettre à table, Alfred me dit à voix basse : « Au fait, je crois que c'est un bon » enfant », ce qui, dans sa bouche, voulait dire un homme aimable, sans prétentions et sur-tout fort indulgent sur les défauts à la mode. Je ne me trouvai pas à beaucoup près si bien disposée qu'Alfred en faveur de M. de Clarencey. Il m'avait saluée très-froidement, ne s'était pas le moins du monde occupé de moi, et j'étais très-décidée à ne faire aucun frais d'esprit pour lui. Après dîner, on proposa de faire

de la musique, je refusai en prétextant un violent mal de tête. Alfred vint aussitôt me demander s'il était vrai que je fusse souffrante, je lui répondis que non; mais que ce *Monsieur* ne me paraissait pas tellement amusant que l'on fût tenu de l'amuser par réciprocité. Alfred fut charmé de cette maussaderie; il aimait à retrouver ses défauts chez les autres, et se gardait bien de les blâmer, justice assez rare dans le monde.

La soirée se passa tristement. Mon père paraissait moins mécontent de son neveu, il lui savait gré de ses politesses pour M. de Clarencey; mais il était blessé de mon silence et de l'air ennuyé que j'affectais. M. de Clarencey se retira

de bonne heure, mon père voulut le reconduire une partie du chemin; Alfred se proposa pour les accompagner, on le refusa parce que le temps était humide et qu'il devait éviter tout ce qui pouvait lui rendre la fièvre jusqu'à son parfait rétablissement.

Après leur départ, chacun donna son avis sur le protégé de M. de Montbreuse; ma tante lui trouvait une belle figure, un regard charmant et la tournure la plus distinguée; Alfred s'en tenait à son premier éloge, et moi, tout en convenant de la noblesse de ses traits et des avantages qu'il était difficile de lui contester, j'appelais son air calme un air insignifiant, et j'affectais de n'avoir aucune opinion sur lui,

pour mieux cacher celle que j'en conservais. A travers l'impartialité que je voulais montrer, on voyait clairement que j'étais plus sévère que bienveillante pour M. de Clarencey.

Je m'attendais à recevoir quelques reproches de M. de Montbreuse sur l'humeur que j'avais montrée dans la soirée ; il ne m'en dit pas un mot, et se contenta de plaisanter ma tante sur la conquête qu'elle venait de faire : — « Vous avez renvoyé Edmond en-
» chanté de vous, ma sœur, lui disait-
» il ; votre conversation est pleine de
» charmes, sensible, gaie, spirituelle ;
» elle réunit tout ce que l'on recherche
» dans le monde, et vous possédez au
» plus haut degré cette politesse affec-

» tueuse qui encourage l'esprit des
» gens timides et les prévient toujours
» si favorablement; enfin, on ne sau-
» rait mieux faire les honneurs de chez
» soi, et mille choses de ce genre
» qu'il m'a fallu écouter tout le temps
» de notre promenade. » — Madame,
interrompit Alfred en baisant la main
de sa mère, « Je vous fais mon com-
» pliment de ce nouveau succès, il est
» digne de vous, et, s'il vous plaît de
» me donner un aussi joli beau-père,
» j'en serai ravi; car je me sens très-
» disposé à aimer M. de Clarencey. —
» Mauvais plaisant, lui répondit en
» riant madame de Nelfort, vous mé-
» riteriez bien qu'il fût assez fou, et
» moi assez sotte pour vous jouer ce

» tour ; mais, soyez tranquille, je sau» rai résister aux séductions d'une » passion si dangereuse ; permettez-moi » seulement un peu de coquetteries, je » m'en suis tant refusé dans ma jeu» nesse que j'ai bien le droit d'en » faire quelques-unes à présent. » Je ne pris pas la moindre part à cette plaisanterie qui soutint la conversation jusqu'au moment où chacun se retira.

J'avais bien remarqué l'intention de blâmer ma conduite dans le récit que mon père avait fait des éloges qu'Edmond prodiguait à ma tante, et j'en étais un peu piquée ; ce qui mécontentait davantage mon amour-propre, c'était l'idée d'avoir tout simplement paru à M. de Clarencey une

personne disgracieuse. J'aurais voulu qu'il eût témoigné quelqu'étonnement de trouver si peu de bonne grâce dans cette Léonie qu'on devait lui avoir citée comme n'étant pas aussi désagréable; j'aurais voulu qu'il se fût plaint de mon air dédaigneux, mais je ne lui pardonnais pas de ne s'en être point aperçu.

CHAPITRE XVIII.

La santé d'Alfred étant parfaitement rétablie, il commença à se lasser de nos lectures, de nos occupations journalières, et se mit à courir les champs matin et soir. Je trouvais ses absences un peu longues et je m'en plaignais souvent; mais alors il me faisait mille excuses en disant qu'il fallait bien avoir un peu d'indulgence pour un homme habitué à vivre dans les camps et qui, par sa nature, était peu sédentaire. En sa présence, j'accueillais toutes ces raisons et j'allais même jusqu'à me repro-

cher de l'avoir accusé ; mais dès qu'il me laissait long-temps seule, je m'ennuyais, et c'est un malheur dont on se venge toujours sur celui qui en est cause, et quelquefois sur ceux qui en sont innocens. De là, naissaient de petites querelles qui refroidissaient souvent l'intimité et faisaient craindre pour l'avenir. Mon père avait la discrétion de ne jamais paraître les observer ; il semblait, au contraire, persuadé que, chaque jour, Alfred et moi, nous nous aimions davantage.

Edmond de Clarencey nous faisait de fréquentes visites : sans changer de manières avec moi, il s'était pris d'amitié pour Alfred qui, de son côté, aurait voulu être sans cesse avec lui.

Pendant leurs parties de chasse, je m'enfermais avec Suzette, je lui faisais répéter tout ce qu'elle se rappelait de ma mère; elle me conduisait dans tous les lieux où sa marraine se promenait de préférence, me racontait plusieurs traits de sa bienfaisance, et ces entretiens me laissaient toujours dans un état de mélancolie dont rien ne pouvait me distraire. Un soir, étant toutes deux assises dans un endroit du parc d'où l'on apercevait un bosquet entouré d'une grille et qui semblait former un jardin particulier, je proposai à Suzette d'y entrer, elle me répondit tout émue : « Cela est » impossible, Mademoiselle, ce jar- » din est fermé; mon père est seul

» chargé de l'entretenir et n'en con-
» fie jamais la clef à personne : c'est
» là que ma marraine allait si souvent
» pleurer, et c'est là..... » Elle ne put achever, les larmes qui coulèrent de mes yeux lui prouvèrent assez que je l'avais entendue; je l'embrassai comme pour la remercier de regretter autant celle à qui je devais la vie.

Dans ce moment, Edmond passa près de nous, et parut effrayé de me voir inondée de larmes; mais lui ayant rendu son salut de l'air d'une personne qui craint d'être importunée, il s'éloigna discrètement et fut rejoindre mon père au château. Suzette m'engagea à rentrer aussi pour ne point inquiéter M. de Montbreuse.

Je me sentais trop émue pour passer le reste de la soirée dans le salon, et je montai dans mon appartement, en chargeant Suzette de prévenir mon père que, me trouvant un peu fatiguée, j'allais me mettre au lit.

Le lendemain, Alfred vint de grand matin sous mes fenêtres pour s'informer de mes nouvelles; je lui dis qu'ayant passé une bonne nuit, je me portais beaucoup mieux. « J'en suis charmé, » répondit-il, car j'ai une grande scène » à vous faire, et si vous aviez été en- » core souffrante, j'aurais eu bien de » la peine à la remettre à demain. — » Ah! mon Dieu! m'écriai-je, quel » crime ai-je donc commis? — Descen- » dez dans le jardin et vous le saurez. —

» Je ne suis pas tellement impatiente
» qu'il me faille tout quitter pour aller
» supporter votre colère. — Ah ! vous
» tremblez déjà. — Ce n'est pas man-
» que de sécurité, j'ai toute celle d'une
» bonne conscience ; mais, avec vous,
» cela ne suffit pas toujours pour éviter
» une querelle. — Venez, venez, je vous
» promets d'être juste. — Et moi,
» d'être indulgente. » Curieuse de
savoir ce qui pouvait l'animer contre
moi, je descendis sur la terrasse où
il m'attendait. Dès qu'il m'aperçut, Al-
fred me dit : « Vous vous plaignez de
» moi, Léonie, et c'est un autre que
» vous qui m'apprend le chagrin que
» je vous cause ! Voilà un tort qui sur-
» passe tous les miens ; si j'ai mérité

» votre ressentiment en restant toute
» la journée d'hier loin de vous sans
» vous avoir prévenue de cette petite
» absence, ne pouviez-vous m'en adres-
» ser vous-même le reproche, sans le
» faire passer par la bouche de mon
» oncle? — Je n'ai pas dit un mot de
» vous à mon père, Alfred, et je ne
» comprends rien à ce que vous me
» dites. — Quoi! ce n'est pas vous qui
» avez engagé M. de Montbreuse à me
» gronder pour mille petits torts en-
» vers vous dont il m'accuse, et aux-
» quels il prétend que vous êtes trop
» sensible? — Je vous jure que jamais
» je n'eus la pensée de le charger d'un
» pareil soin. Je n'ai pu lui cacher, au-
» tant que je l'aurais désiré, l'ennui

» que j'éprouve loin de vous, et la
» jalousie que vos chevaux et vos chiens
» m'inspirent quelquefois; il aura pris
» cet ennui pour de la tristesse, et la
» crainte de me voir malheureuse l'aura
» seule engagé à vous prier de me né-
» gliger un peu moins. Vous avez mal
» interprété son avis. — Non, vrai-
» ment, ce n'était point un conseil
» d'amitié, c'étaient de vifs reproches;
» mais, puisqu'ils ne me viennent que
» de lui, j'en suis déjà consolé : il n'en
» serait pas de même du regret de vous
» avoir affligée, Léonie, et c'est là-
» dessus que je vous demande de me
» rassurer. »

Il était difficile d'être plus aimable qu'Alfred quand il voulait réparer une

faute et en obtenir le pardon; aussi lui gardait-on rarement rancune. Nous sortîmes de cet entretien fort satisfaits l'un de l'autre. Le déjeuner fut plus gai qu'à l'ordinaire, et mon père se félicita de la leçon qu'il avait donnée à son neveu, en voyant le bon effet qui en était résulté. Je ne pouvais m'empêcher de voir avec quelque surprise les prévenances marquées qu'ils avaient tous deux pour moi; je cherchais à en deviner le motif, quand Edmond arriva. La grâce qu'il mit à s'informer de ma santé me parut toute nouvelle, jamais il ne m'avait montré tant d'intérêt; j'y répondis un peu gauchement, en lui disant qu'une aussi légère indisposition ne méritait pas tant d'inquiétude. « Cela

» est possible, répliqua-t-il, mais vous » n'en inspirerez jamais que de vives. » Il faut avoir été long-temps piqué de l'insouciance d'une personne, pour se faire une idée du prix qu'on attache au premier mot affectueux qu'on en obtient ; celui qu'Edmond venait de m'adresser ne m'aurait semblé qu'une simple politesse dans la bouche de tout autre, mais de sa part c'était une espèce de déclaration d'amitié qui me flattait au dernier point : l'hommage d'un homme qui ne les prodigue pas, a quelque chose de si séduisant pour une femme!

CHAPITRE XIX.

Monsieur de Clarencey venait proposer à mon père de se rendre chez lui après la chasse, et le priait de nous engager, madame de Nelfort et moi, à accepter le dîner de madame la baronne de Ravenay, sa tante, qui se faisait une grande fête de nous recevoir et de nous donner, le soir même, le plaisir de la pêche des étangs de Clarencey. « Je vous ai, » Messieurs, si souvent et si maladroitement éloignés de ces dames par nos » parties de chasse, ajouta Edmond en » me regardant, que vous êtes aussi

» intéressés que moi à obtenir d'elles
» la grâce que je leur demande. »
Cette proposition m'éclaira subitement sur tout ce qui avait dû se passer la veille; je devinai que M. de Clarencey m'ayant aperçue dans le parc le visage inondé de larmes, en avait fait la confidence à mon père; que celui-ci, attribuant mon chagrin à l'espèce d'abandon dans lequel me laissait Alfred pendant leurs promenades particulières, ils étaient convenus tous deux de les rendre moins fréquentes et d'imaginer d'autres parties de plaisir où je pourrais être admise. Par ce calcul, les reproches faits à Alfred, ses tendres soins, les manières affectueuses d'Edmond, les projets du jour, tout se trouvait

expliqué, et ce beau plan était l'ouvrage de la commisération de M. de Clarencey. Ma fierté fut blessée de devoir autant à un pareil sentiment. J'approuvais toutes les avances d'amitié d'Edmond pour Alfred, j'aurais trouvé fort mauvais qu'il voulût nous brouiller, mais j'étais importunée de le voir se mêler de nos petits différens. Si j'avais pu lui soupçonner un peu de générosité dans le désir de nous réconcilier, j'aurais peut-être été plus indulgente, parce que j'aurais supposé qu'il enviait parfois à son ami, le bonheur d'être aimé de moi; mais rien ne pouvait m'en donner l'idée, et j'avoue, à ma honte, que j'en éprouvai de l'humeur. Les femmes habituées aux éloges,

aux protestations de tendresse, ont cela de malheureux qu'elles ne peuvent supporter la pensée d'être indifférentes même aux gens qui les intéressent le moins. Le dépit qu'elles en ressentent les conduit souvent à faire, pour plaire, des frais exagérés qui les compromettent si bien qu'elles ne savent plus comment rétrograder, et bientôt elles se trouvent engagées sans avoir le moindre sentiment pour excuse. Je crois que ce travers de vanité a fait commettre plus de fautes que toutes les folies de l'amour.

Ma fierté me mettait à l'abri de ce danger, j'aurais eu honte de provoquer un sentiment que l'on ne paraissait pas disposé à m'accorder; aussi ma

conduite avec Edmond fut-elle plus réservée que jamais. Je ne lui témoignai seulement pas que je fusse touchée de sa bienveillance; il aurait pu mettre sur le compte de ma reconnaissance pour son procédé, ce que j'aurais dit d'obligeant pour lui, et je ne voulais pas qu'il s'y trompât.

Madame de Nelfort et mon père ayant accepté l'invitation, nous partîmes à trois heures pour nous rendre au château de Clarencey. C'était une habitation charmante, dont l'aspect rappelait les environs de Londres. Edmond, qui avait passé une partie de son enfance en Angleterre, en avait rapporté le goût pour les choses simples et soignées que l'on remarquait chez lui. La vue de

ces gazons si bien tenus et parsemés d'arbres étrangers, ces différentes fabriques qui formaient d'agréables points de vue, un beau lac qui baignait les débris d'une tour en ruine, enfin, cet ensemble d'un jardin anglais parfaitement dessiné me parurent bien préférables à la magnifique symétrie des parterres de Montbreuse dont la mode était alors générale en France.

On se fait aisément une idée de tous les complimens que reçut M. de Clarencey sur le bonheur de posséder une aussi jolie habitation et sur le mérite d'en avoir été lui-même l'architecte. « Il ne » manque ici qu'une seule chose, dit » Alfred, c'est une jolie femme pour en » faire les honneurs avec vous. — J'en

» conviens, répondit Edmond en se trou-
» blant, mais tant de bonheur n'est pas
» fait pour moi ! » M. de Montbreuse s'empressa d'interrompre une conversation qu'il savait devoir être pénible pour Edmond, et nous retournâmes au château où madame de Ravenay nous attendait. C'était une femme de soixante ans, dont la mauvaise santé et le regret d'une jeunesse passée dans l'ennui rendaient l'humeur maussade, hautaine et susceptible. La politesse ne lui suffisait pas, il lui fallait des déférences. Un homme sans titres, quelque bien né qu'il fût, lui paraissait d'une espèce si différente de la sienne qu'à peine y faisait-elle attention; égoïste par nature, l'affection qu'elle portait à son neveu

était une suite de son amour pour elle-même, car Edmond la rendait aussi heureuse qu'il lui était permis de l'être avec un semblable caractère.

Elle était fière des avantages de son neveu, et le croyait destiné à jouer, quand il le voudrait, un grand rôle à la cour; c'en était assez pour lui faire bien traiter tous ceux qui lui semblaient dévoués à M. de Clarencey et haïr à l'excès les personnes qui ne témoignaient pas autant d'admiration qu'elle pour le mérite de son neveu.

D'après cela, j'avais peu de droit à la protection de madame de Ravenay, et cependant je formai le projet de me l'acquérir à tout prix, mais j'ignorais combien l'entreprise était difficile. Lors-

que mon père me présenta à elle, j'en reçus l'accueil le plus glacial; bientôt après, saisissant l'occasion de lui dire quelques mots obligeans, elle me répondit avec tant de sécheresse que je devinai sans peine qu'elle était prévenue contre moi, et ne tardai pas à accuser Edmond de ma *disgrâce*. Cette découverte redoubla l'envie que j'avais de déjouer la malice d'Edmond en paraissant à sa tante tout autre qu'il lui avait plu de me peindre; et cette petite vengeance eut assez de succès. La baronne aimait qu'on l'amusât; je fis tant d'efforts pour lui plaire que j'y parvins; le plus coûteux de tous fut de convenir des perfections de son neveu qu'elle ne cessait de vanter comme si elles eussent

été son ouvrage. Dans l'intention d'humilier Alfred, elle appuyait particulièrement sur les qualités qu'elle ne lui supposait point, mais il n'était pas homme à lui pardonner ses épigrammes, et trouvait à chaque instant un moyen de l'en faire repentir en se moquant, sans le moindre égard, de tous les préjugés qu'il lui connaissait. Cette manière d'agir acheva de le mettre au plus mal dans l'esprit de madame de Ravenay, et me valut une préférence très-marquée de sa part; car elle s'était aperçue que je désapprouvais le ton qu'Alfred mettait dans ses réponses, et que j'avais tenté plusieurs fois de lui imposer silence. Tout cela se passait pendant qu'Edmond et M. de Mont-

breuse jouaient au billard, la présence de l'un des deux aurait sans doute donné une autre tournure à la conversation.

Après le dîner, on vint nous avertir que tout était disposé pour la pêche, et nous prîmes le chemin des étangs. De jolis bateaux, décorés de feuillage et de fleurs, étaient préparés pour nous recevoir; dès que nous y fûmes montés on tendit les filets, et une musique harmonieuse se fit entendre. J'étais ravie de cette jolie fête; enfermée depuis six semaines à Montbreuse, je n'avais point encore passé de journée aussi agréable, et je témoignai si franchement combien je m'amusais qu'Edmond en parut enchanté lui-même. Ma tante le plaisan-

tait sur tout ce que sa passion pour elle lui faisait imaginer de galant. Chacun se livrait à la gaieté lorsqu'un petit événement vint la troubler. En m'élançant du bateau pour toucher terre, mon pied rencontre une pierre qui le fait tourner, et je me donne une entorse. La douleur que j'en éprouve me fait jeter un cri; mon père et madame de Nelfort effrayés, se retournent et me voient soutenue par Edmond qui, fort heureusement, me donnait la main quand je sautai et me retint dans ma chute. Alfred et lui aident à me transporter au château. On envoie chercher le chirurgien du village qui décide, en voyant mon pied, que je serai au moins trois semaines sans pouvoir marcher. Je

souffrais déjà beaucoup, et cet arrêt mit le comble à mon impatience. L'idée de rester aussi long-temps retenue pour une si petite cause me révolta contre ma gaucherie; Alfred m'en fit aussi de vifs reproches, et prit, pour me gronder de mon étourderie, un ton marital qui me déplut souverainement. La manie que l'on a si souvent d'accabler de reproches inutiles, les gens qui viennent de se blesser maladroitement, m'a toujours été insupportable; c'est une manière d'esquiver l'intérêt que l'on devrait mo[illegible]ui ne prouve rien en [illegible]sibili[illegible] celui qui

CHAPITRE XX.

Lorsque la douleur que j'éprouvais au pied fut un peu calmée, on s'occupa des moyens de me ramener à Montbreuse. Madame de Ravenay insistait pour que nous restassions à Clarencey; c'était de sa part un procédé extraordinairement aimable. Edmond exagérait le danger qu'il y avait à supporter les cahots de la voiture dans l'état où je me trouvais; mais ma tante, qui n'était pas sans crainte sur l'effet des soins d'Edmond pour moi et qui n'avait pas vu, sans quelque jalousie, combien cette

journée lui avait été favorable, représenta avec raison qu'un aussi court trajet ne me ferait aucun mal, et qu'il valait mieux me reconduire sur-le-champ à Montbreuse, que d'importuner plus long-temps madame de Ravenay. Mon père fut de cet avis et l'on me transporta dans sa voiture. En recevant nos adieux, Edmond me dit : « Je suis bien malheureux du triste » souvenir que vous laissera cette jour- » née que je croyais déjà pouvoir » mettre au nombre des plus douces de » ma vie. » Il m'adressa ces mots du ton le plus pénétré, j'en fus touchée et m'empressai de lui répondre que ce petit accident me ferait conserver si peu de rancune contre le château

de Clarencey, qu'il serait le but de ma première sortie. Edmond me remercia avec sensibilité de cette politesse qui me valut un sourire d'approbation de la part de mon père et quelques plaisanteries de celle d'Alfred : « Ja-
» mais je ne vous ai vue si gracieuse pour
» Edmond, me dit-il avec dépit. — C'est
» que je ne l'ai jamais vu aussi soigneux
» pour moi, et que j'ai cru devoir dimi-
» nuer le regret qu'il éprouve d'être en
» partie la cause de mon accident. — Ah!
» toutes ces phrases étaient pour l'en-
» torse! reprit-il d'un ton amer, je ne
» l'aurais pas deviné, c'est dommage pour
» lui que vous ne vous soyez pas cassé
» la jambe, alors votre reconnaissance
» eût été sans bornes. — Comme votre

» mauvaise humeur, » répondis-je impatientée de cette conversation. Ma tante l'interrompit pour critiquer à son aise les manières de madame de Ravenay qui ne trouvèrent point de défenseur. M. de Montbreuse, plongé dans une profonde rêverie, n'entendait rien de ce qui se disait. Chacun de nous revenait de cette partie de campagne différemment agité; mon père était triste, madame de Nelfort mécontente, Alfred d'une humeur détestable, et moi souffrante et gaie.

En arrivant, je trouvai Suzette qui m'attendait dans la cour; elle avait appris du chasseur de M. de Montbreuse que je m'étais blessée, et l'on voyait dans ses yeux l'inquiétude que cette

nouvelle lui avait causée. Je la rassurai bientôt en plaisantant moi-même sur ce que j'appelais mon infirmité, et mon père lui fit grand plaisir en lui permettant de s'établir chez moi en qualité de garde-malade et de lectrice, ce que mademoiselle Duplessis ne vit pas sans en témoigner son peu de satisfaction. A dater de ce moment, elle devint l'ennemie déclarée de Suzette dont les aimables qualités et l'éducation étaient bien faites pour exciter l'envie d'une vieille fille, prude et pédante. Mon père avait trop d'ésprit pour ne pas s'apercevoir de cette inimitié, aussi les petites méchancetés de mademoiselle Duplessis contre Suzette n'eurent-elles aucun effet sur lui; il ne cessa de la traiter

avec bonté, et voyait bien plus en elle la filleule d'une épouse chérie, que la fille de son ancien jardinier.

Je supportai assez patiemment les premiers jours de ma reclusion ; j'étais l'objet de tant de soins, on faisait tant de choses pour me distraire de l'ennui de rester ainsi renfermée, que souvent je l'oubliais. Alfred lui-même était plus assidu près de moi, et paraissait prendre plus d'intérêt aux lectures que me faisait Suzette, qu'il n'en avait pris à celles que nous avions eu tant de peine à lui faire écouter lorsqu'il était malade. Cependant sa présence continuelle n'avait pas pour moi tout le charme que mon imagination s'en était promis : son esprit, si vif, si gai dans le grand monde

où l'ironie a tant de succès, était d'un faible secours dans une société intime où personne n'a envie de se tourner mutuellement en ridicule. C'est là qu'il faut réunir toutes les qualités d'un esprit attachant pour y paraître long-temps aimable. Une bonne conversation se compose de tant d'élémens divers que, pour la soutenir, il faut autant d'instruction que d'usage, de bonté que de malice, de raison que de folie, et de sentiment que de gaieté.

Alfred était loin de posséder tous ces avantages; il en avait de brillans, mais point de solides, et, comme l'on aime toujours à être placé favorablement, il préférait la vie dissipée à toute autre. Il se rendait assez de justice

pour reconnaître son infériorité dans un petit cercle de gens instruits et aimables, et son amour-propre en souffrait trop pour qu'il n'en témoignât pas son mécontentement; alors il devenait maussade, frondeur, et par conséquent ennuyeux. J'avais beau vouloir m'en imposer sur cette vérité, elle me frappait en dépit de tout ce que j'imaginais pour me la dissimuler. On est si humilié de découvrir une preuve de médiocrité dans l'objet qu'on aime, qu'il y a plus de honte que de regret dans le chagrin qu'on en éprouve.

M. de Clarencey venait exactement nous rendre visite; son premier abord avait toujours quelque chose de contraint et de froid pour moi; peu à

peu il prenait plus de confiance, et je trouvais un véritable plaisir à l'entendre causer; mais dès que je parlais de choses qui pouvaient lui être personnelles, il éludait toutes les questions et redevenait bientôt silencieux.

Un soir que M. de Montbreuse était retiré dans son cabinet, je profitai de son absence pour engager Edmond à me donner ses conseils sur l'esquisse d'un dessin que je faisais pour la fête de mon père. « Vous m'y faites penser,
» dit ma tante, c'est dans quinze jours
» qu'arrive cette fête, et je l'avais ou-
» bliée; il faut que nous fassions tous
» un petit présent à mon frère. Moi, je
» lui donnerai un porte-feuille, Suzette
» lui brodera une veste, Léonie lui

» fera un joli dessin : voyez, Messieurs,
» ce que vous pourrez lui offrir d'a-
» gréable après cela. — C'est assez
» difficile, dit Edmond, mais enfin nous
» chercherons. — J'ai trouvé ce qu'il
» me faut, interrompit Alfred, je lui
» donnerai ce beau cheval anglais que
» j'ai pris, lors de notre dernière affaire,
» à l'un des plus braves officiers de
» l'armée ennemie; je n'ai que cette
» manière de lui offrir quelque chose
» de ma façon. — C'est donc moi seul
» qui resterai dans l'embarras, répliqua
» Edmond, c'est bien mal à vous de
» m'abandonner ainsi, mais je m'en
» vengerai, et vous verrez que mon
» présent aura plus de succès encore
» que les vôtres. » Dans ce moment,

Suzette apporta le dessin que j'avais ébauché. En y jetant les yeux, chacun s'écria : « Ah! voilà bien le joli point » de vue du petit pavillon, d'où l'on » découvre le château de Champfleury » et la petite rivière qui en fait le tour. » — Ce site est charmant, dit Edmond, » mais je suis sûr que M. de Montbreuse » en préférerait un autre. — Gardez- » vous bien de le lui montrer, inter- » rompit madame de Nelfort, l'aspect » de ce château lui est toujours désa- » gréable; quoique madame d'Aimery » n'y demeure plus, mon frère n'en » a pas moins conservé tant d'horreur » pour cette habitation qu'il ne veut » jamais se promener de ce côté. Vous » saurez un jour, Léonie, la cause

» de ce sentiment, et vous le par-
» tagerez. »

Je n'osai pas en demander davantage et me résignai à sacrifier mon dessin pour en recommencer un autre; mais, voulant éviter une pareille gaucherie, je priai ma tante de me diriger dans le choix d'un nouveau site, et il fut convenu que je prendrais celui que l'on découvrait de son appartement, où l'on me transporterait tous les matins pour travailler. Edmond me demanda la permission d'achever le paysage qu'il me fallait abandonner, et l'emporta.

CHAPITRE XXI.

Le lendemain matin, on m'annonça la visite de madame de Ravenay, c'était la première fois, depuis long-temps, qu'elle sortait de chez elle. Je savais que le mouvement de la voiture l'incommodait, et je lui témoignai combien j'étais reconnaissante de la peine qu'elle prenait en venant elle-même s'informer des nouvelles de ma santé. J'ignorais devoir uniquement cette politesse à sa curiosité; elle s'intéressait à une foule de petits détails relatifs à mon bonheur sur lesquels elle me faisait de continuelles

questions. Je les supportais assez patiemment dans l'idée que son intérêt pour moi les lui dictait. Cependant, importunée de son indiscrétion et souvent embarrassée de mes réponses, je fis avertir madame de Nelfort que madame de Ravenay désirait la voir; ma tante, dont les manières étaient trop franches pour recevoir de bonne grâce une femme qu'elle détestait, fit répondre que sa migraine la retenait au lit, et je me vis condamnée à un long tête-à-tête avec madame de Ravenay, que bien certainement, personne ne viendrait interrompre. J'en pris mon parti courageusement, et, pour l'empêcher de parler de moi, je lui fis à mon tour des questions sur elle et sur son neveu. « Je

» suis étonnée, lui dis-je, qu'avec tant
» d'avantages et une si belle fortune,
» M. de Clarencey ait un goût aussi dé-
» cidé pour la retraite. — Vous le
» seriez moins, me répondit-elle, si
» vous saviez combien de choses péni-
» bles ont déjà tourmenté sa vie. — J'ai
» su par mon père que le sien avait été
» autrefois cruellement victime d'une
» injustice, et je croyais, Madame,
» que ce malheur était le seul qui eût
» jamais affligé votre neveu. — Et ne suf-
» fisait-il pas pour le rendre éternelle-
» ment à plaindre! Vous ignorez, ma
» chère enfant, les cruels effets d'une
» disgrâce qui n'a souvent d'autre motif
» que le caprice du souverain ou l'in-
» trigue d'un courtisan. Le ministre

» qui en est frappé ressemble à cet
» arbre que la foudre atteint sans
» l'abattre; il résiste en apparence,
» mais bientôt, privé de la sève qui
» le nourrissait, il se dessèche et meurt.
» Mon beau-frère se piquait d'une phi-
» losophie qui aurait dû soutenir son
» courage dans un malheur dont il
» avait déjà vu tant d'exemples; j'avoue
» que l'ayant souvent entendu prodi-
» guer à des amis, ses conseils et ses
» consolations en pareille circonstance,
» et l'ayant même entendu parler avec
» peu d'estime de ceux qui attachaient
» un si grand prix à la faveur, je ne
» me serais jamais doutée qu'il ne pût
» survivre à la perte de celle que le
» roi lui retirerait un jour. — Quoi!

» cette injuste disgrâce a causé sa mort?
» — Hélas! oui, la mort la plus affreuse
» et le désespoir de sa famille. Exilé
» dans une de ses terres en Flandre,
» le duc de Clarencey s'y rendit sans
» se récrier sur cet acte de rigueur, et
» parut certain d'être rappelé aussitôt
» que sa majesté daignerait jeter les
» yeux sur un mémoire qui le justifiait
» clairement de tous les faits inventés
» par ses ennemis pour le perdre.
» Cette espérance le soutint quelques
» mois, pendant lesquels il fut à la
» mode de lui rendre des soins. Il
» reçut les visites des gens qui avaient
» à se plaindre de son successeur, du
» petit nombre de ceux qui aiment
» toujours à braver le pouvoir absolu,

» et des personnes que le désir de pa-
» raître, de quelque manière que ce
» soit, engage ordinairement à se mêler
» de toutes les affaires qui font du bruit.
» Mais ces visites devinrent chaque jour
» plus rares quand il fut démontré qu'il
» serait presque impossible de ramener
» le roi trop prévenu contre mon frère.
» Il se trouva bientôt abandonné, et
» n'en fut pas surpris. Je me rendis à
» cette époque auprès de lui, et le
» trouvai dans un état d'accablement
» qui me donna l'inquiétude de le voir
» tomber malade. Il paraissait insen-
» sible à tout ce qui l'intéressait autre-
» fois, la présence même de son fils
» augmentait sa tristesse; souvent après
» avoir fixé sur lui des yeux égarés, il

» ordonnait brusquement au gouver-
» neur d'Edmond de l'emmener comme
» pour le délivrer de l'aspect d'un objet
» affligeant. Le pauvre enfant ne pou-
» vait concevoir ce qui lui attirait la
» colère de son père. Je ne l'expliquais
» pas davantage, car le sort de mon
» beau-frère me semblait encore digne
» d'envie; il jouissait d'une grande for-
» tune, et d'une réputation trop bien
» établie pour ne pas résister aux insi-
» nuations de la calomnie; d'ailleurs le
» temps où il triompherait de ses ennemis
» ne me paraissait pas devoir être éloi-
» gné. Je lui en parlais souvent comme
» d'une espérance certaine; mais, loin
» de la partager, il répétait sans cesse
» qu'un homme d'honneur ne pouvait

» vivre sous le poids d'un soupçon flé-
» trissant, et qu'il fallait mourir le jour
» où, après avoir servi vingt années
» son pays et son roi, on se voyait
» traité comme le plus vil des ennemis
» de l'État.

» Une lettre du prince de C*** vint
» mettre le comble au découragement
» du duc de Clarencey. Il lui man-
» dait que le roi, plus irrité que ja-
» mais contre lui, avait parlé en plein
» conseil de le faire enfermer à la Bas-
» tille pour le punir des propos indis-
» crets qu'on lui prêtait depuis son
» exil.

» La lecture de cette lettre frappa
» mortellement mon malheureux frère;
» il croyait voir à chaque instant entrer

» chez lui le porteur de l'ordre du roi
» qui devait l'enlever à sa famille pour
» le traîner en criminel dans un cachot;
» et, depuis ce moment, le délire s'em-
» para complétement de son esprit; il
» passa la nuit dans un tel égarement
» qu'il demandait à grands cris son fils
» pour le tuer, disait-il, et le sauver
» de la honte d'hériter du déshonneur
» de son père. Ses affreux transports
» se calmèrent vers le matin; il parut
» vouloir s'assoupir, et je profitai de
» ce moment pour aller donner l'ordre
» de courir après un médecin des en-
» virons dont on vantait le talent, et
» craignant qu'il hésitât à tout quitter
» pour se rendre au château, je voulus
» lui écrire moi-même l'état alarmant

» où se trouvait M. de Clarencey. Fa-
» tale prévoyance ! à peine eus-je fermé
» ce billet qu'un bruit affreux se fit en-
» tendre ; je courus éperdue dans la
» chambre de mon frère.... Je ne vous
» peindrai pas l'affreux tableau qui frap-
» pa mes yeux.

» Dans mon trouble et ma douleur
» j'eus assez de présence d'esprit pour
» en éviter le spectacle à mon neveu,
» mais il fut impossible de lui en gar-
» der le secret, et il sut bientôt que
» son malheureux père avait mis fin
» lui-même à une vie dont il ne pou-
» vait plus supporter l'amertume. »

« Pauvre Edmond ! » m'écriai-je en interrompant madame de Ravenay. L'accent de ma voix, les pleurs qu'elle

vit dans mes yeux la touchèrent vivement ; elle me serra dans ses bras et me dit, avec une émotion qu'elle semblait vouloir réprimer : « Pauvre Edmond ! » vous le plaignez donc, Léonie ? Ah ! » pourquoi... » Puis, s'arrêtant tout à coup, madame de Ravenay garda un moment de silence, et continua ensuite le récit des événemens qui avaient suivi la mort du duc de Clarencey.

« La cour, ajouta-t-elle, fut bientôt » instruite des circonstances de cette » affreuse mort. On persuada sans peine » au roi qu'il fallait que mon frère fût » bien coupable pour s'être porté à » une semblable extrémité, et qu'il » était prudent de s'assurer des papiers » qu'il laissait. En conséquence, l'or-

» dre fut donné d'apposer les scellés
» au château de Clarencey. Dépositaire
» des papiers importans dont on vou-
» lait s'assurer, et ignorant à quel point
» notre famille pouvait en être com-
» promise, je ramassai tout ce que
» je pus réunir d'argent et de bijoux,
» et je passai en Angleterre avec Ed-
» mond et son gouverneur.

» La crainte d'être poursuivis nous
» engagea à changer de nom. J'allai
» m'établir à Oxford pour y continuer
» les études de mon neveu. Espérant
» bien le voir rentrer un jour dans ses
» titres et sa fortune, je n'épargnai rien
» pour son éducation, et l'ayant placé
» à l'université d'Oxford sous la sur-
» veillance de son gouverneur, je crus

» pouvoir revenir secrètement en
» France pour y mettre à l'épreuve
» le zèle de quelques amis de mon frère,
» en faveur des intérêts de son fils.
» Mais chacun de ces amis avait quel-
» que chose à demander pour lui, et
» trouvait plus simple de solliciter une
» nouvelle grâce dont il devait profiter
» que de réclamer la justice de son
» souverain pour le fils de son protec-
» teur.

» M. de Montbreuse était le seul de
» qui nous puissions attendre un véri-
» table dévouement, mais, à cette épo-
» que, il venait d'être nommé à l'am-
» bassade de V***; son absence nous
» privait de l'unique moyen de faire
» parvenir notre requête au roi, et de

» l'avantage de la voir appuyée par le » crédit d'un homme aussi courageux » qu'estimable.

» Pendant que j'employais toutes » mes journées en démarches inutiles, » j'appris que le gouverneur de mon » neveu venait de succomber à une ma- » ladie de langueur, et qu'Edmond, » inconsolable de la perte de cet excel- » lent ami, avait interrompu le cours » de ses études, et se livrait à une tris- » tesse qui le rendait incapable de » toute espèce d'occupation. Je retour- » nai aussitôt à Oxford pour y don- » ner tous mes soins à Edmond; il » avait alors près de quinze ans, et le » malheur avait déjà formé son carac- » tère naturellement sérieux. La gaieté,

» souvent insultante de ses jeunes ca-
» marades, l'importunait, et l'espèce de
» dédain qu'ils affectaient pour un or-
» phelin français et ruiné, ajoutait en-
» core à la fierté, peut-être exagérée
» d'Edmond, et lui inspirait une sorte
» de *sauvagerie* qu'il a depuis conser-
» vée dans le monde.

» Le récit que je lui fis du peu de
» succès de mon voyage à Paris et des
» marques d'ingratitude que j'avais
» reçues des prétendus amis de son
» père, le confirmèrent dans l'idée que
» l'égoïsme dirigeait tous les hommes,
» et que le seul moyen d'en moins
» souffrir était de vivre loin d'eux.
» Persuadée comme lui de cette vé-
» rité, je ne m'occupai plus que de me

» choisir une retraite aux environs
» d'Oxford. C'est là que nous avons
» passé tout le temps que votre père
» est resté à V***. Au moment de son
» rappel à la cour de France, je ve-
» nais de confier mon neveu au lord
» D*** qui faisait faire à son fils un
» long voyage en Italie, quand je
» reçus une lettre de M. le comte de
» Montbreuse qui me rendit toutes
» mes espérances.

» Vous savez tout ce que nous de-
» vons à sa persévérante amitié, et
» comment il parvint à justifier auprès
» du roi la conduite de son malheureux
» ami, en démasquant les intrigans
» qui avaient conjuré sa perte. Le roi,

» justement indigné d'avoir été ainsi
» trompé sur le compte d'un de ses plus
» fidèles sujets, a voulu rendre au fils les
» faveurs dont il avait privé le père. Ed-
» mond reçut la permission de revenir
» en France pour y rentrer dans ses
» titres et ses biens. Vous croyez peut-
» être qu'un événement aussi heureux
» devait assurer le bonheur de sa vie? je
» le pensais comme vous; mais la triste
» imagination de mon neveu devait lui
» créer de nouveaux chagrins. A peine
» fut-il de retour à Paris, que la vue d'une
» charmante personne dont il avait sou-
» vent entendu parler, vint lui tourner
» la tête; il se persuada que sa vie était
» attachée au bonheur de la posséder,

» et un obstacle invincible ayant ren-
» versé toutes les espérances qu'il en
» avait d'abord conçues, il s'est livré de-
» puis à une douleur extravagante pour
» un malheur si facile à réparer; car, dans
» la position où il se trouve et avec les
» avantages qu'il possède, il est peu de
» femmes qui ne se crussent flattées de
» son choix. N'êtes-vous pas de cet avis,
» mademoiselle, ajouta madame de
» Ravenay d'un ton affecté, et ne le
» trouvez-vous pas ridicule de fuir
» la cour au moment où les bienfaits
» du roi semblent l'y appeler, pour
» venir s'enfermer ici, et vivre d'inu-
» tiles regrets? — Ce moment de
» dépit ne saurait durer, répondis-je

» avec une sorte d'embarras. M. de Cla-
» rencey oubliera bientôt celle qui en est
» l'objet; une telle conduite doit avoir
» plus piqué son amour-propre, qu'af-
» fligé son cœur.—Plût au ciel qu'Ed-
» mond raisonnât aussi bien ! mais rien
» ne le distrait de l'idée qui le do-
» mine. Son esprit recherche avec
» soin tout ce qui peut l'y rattacher; à
» force de s'en occuper, il en fait un
» sentiment, et quand son cœur adopte
» la folie de son imagination, il n'y a
» plus moyen de le faire changer. Je
» lui ai vainement donné tous les
» conseils de la plus tendre amitié
» pour l'engager à surmonter une pas-
» sion si extravagante ; il m'écoute

» avec complaisance, approuve ce que
» je dis, et n'en persiste pas moins dans
» la pensée que cette personne était la
» seule au monde qui pût le rendre
» heureux. »

CHAPITRE XXII.

Madame de Ravenay ayant terminé son récit, se disposait à reprendre le cours de ses questions, lorsque Suzette vint me prévenir de l'arrivée de mon père et m'aider à cacher le dessin et les petits ouvrages dont nous voulions le surprendre le jour de sa fête. A la vue de Suzette, madame de Ravenay sourit malignement, et me dit tout bas : « Est-ce là cette petite dont on m'a » tant parlé et qu'on nomme Suzette ? » — Précisément, madame. — Elle est

» fort jolie, vraiment, et ce visage-là
» rend très-probable tout ce qu'on en
» raconte. — Ce que l'on en raconte,
» répondis-je avec étonnement, ne
» saurait lui être désavantageux ; cha-
» cun ici reconnaît les aimables qua-
» lités de cette bonne fille, si digne des
» soins que lui donna ma mère. — Ne
» vous fâchez pas, ma chère Léonie,
» je suis bien loin de vouloir accuser
» cette petite ; je la crois fort sage, mais
» une fille de cette espèce, trop bien
» élevée, finit toujours mal. Comment
» voulez-vous persuader à de jeunes
» étourdis de respecter la fille d'un con-
» cierge ? » En ce moment mon père
entra, il s'aperçut au premier coup

d'œil que la conversation de la baronne me fatiguait, et il m'en débarrassa en lui donnant des nouvelles de la cour. Tout entière aux différentes impressions que j'avais reçues du récit de madame de Ravenay, je n'écoutai plus un mot de ce qui se dit. Sans en connaître la cause, j'éprouvais un mécontentement qui m'importunait; j'étais indignée des soupçons de madame de Ravenay sur la conduite de Suzette, et je m'en voulais de n'avoir pas deviné que cette mélancolie qui m'intéressait dans Edmond n'était que le fruit d'une passion romanesque qui occupait toutes ses pensées au moment même où il sem-

blait le plus empressé auprès de moi.

Lorsque mon père rentra après avoir reconduit la baronne, il se moqua de mon peu de courage à supporter l'ennui, et, pour la première fois, il ne devina pas juste. « Jamais je ne vous
» ai vue si accablée sous le poids d'une
» conversation, ajouta-t-il; vous en êtes
» encore pâle et triste. Il faut apprendre
» à vous ennuyer de bonne grâce, ma
» chère Léonie, je ne veux pas que cette
» vertu vous manque, c'est une des
» plus utiles dans le monde. » — En ce
» cas je n'y vivrai jamais; car, à juger
» par ce que j'éprouve, cette vertu
» serait au-dessus de mes forces. — Ne
» le croyez pas, mon enfant; on peut,

» dans ce genre-là, tout ce que l'on
» veut. Voyez le roi se promenant
» dans les bosquets de Versailles, le
» courtisan qui attend son retour dans
» les galeries du château, le ministre
» qui donne audience, le protégé qui
» fait antichambre, la petite maîtresse
» qui sourit à la fade déclaration d'un
» amant sans amour, et le savant qui
» en écoute un autre, tous ces gens-
» là s'ennuient et n'en meurent point.
» Vous arrivez fort à propos, ajouta
» mon père en apercevant Alfred,
» je faisais à Léonie un petit sermon
» sur la nécessité de se soumettre quel-
» quefois à l'ennui, et je puis conti-
» nuer devant vous sans craindre de
» prêcher un converti.—Ah! je ne m'en

» défends pas, reprit Alfred, j'ai toujours
» mis l'art d'éviter les ennuyeux bien au-
» dessus du mérite de les souffrir patiem-
» ment ; c'est en conséquence de ce
» principe que je me suis bien gardé
» de rentrer au château avant de
» m'être assuré du départ de la ba-
» ronne de Ravenay. — Vantez-vous
» de ce beau tour d'adresse, répon-
» dis-je à Alfred, lorsque l'on a,
» comme vous, la liberté de ne s'as-
» sujettir à rien, il ne faut pas tant
» d'esprit pour se délivrer de tout. »

Ce commencement de querelle aurait probablement fini par quelques mots piquans, si nous n'avions été interrompus par ma tante qui vint me chercher pour me conduire à ta-

ble ; c'était la première fois que l'on me permettait de marcher depuis ma chute. Elle voulait me soutenir elle-même, se réjouissait de me voir parfaitement remise de ce petit accident, et s'étonnait du peu de satisfaction que j'en laissais paraître après lui avoir tant répété que mon premier pas serait un saut de joie. Mais j'éprouvais ce malaise qui naît souvent d'un mot ou de la moindre contrariété, et qui est moins facile à distraire que le chagrin le plus réel.

La présence de M. de Clarencey ne fit qu'ajouter à cette disposition. Surpris de mon air sérieux, il m'adressa les plus obligeans reproches sur l'indifférence que je mettais à partager

le plaisir que mon rétablissement causait à mes amis. J'y répondis comme à une de ces politesses d'usage qu'on dit sans y penser et que l'on écoute de même. Edmond en parut blessé ; mais, au lieu de s'éloigner de moi sans répliquer, ce qu'il ne manquait jamais de faire lorsque je ne paraissais pas empressée de causer avec lui, je fus très-étonnée de le voir redoubler de soins pour moi, et parler de tout avec plus de chaleur et de gaieté qu'il n'en mettait ordinairement dans la conversation. Cette manière d'être était trop peu en harmonie avec la mienne pour supporter l'entretien plus long-temps ; je prétextai une grande lassitude de la petite pro-

menade que je venais de faire, et je me retirai dans mon appartement, bien décidée à vivre seule le plus que je pourrais.

CHAPITRE XXIII.

Personne n'eut l'idée de me contrarier dans ce projet, j'avais si bien fait l'éloge de la solitude que chacun se fit un devoir de respecter la mienne. Alfred en profitait pour ne rentrer que fort tard au château, et ma tante, fâchée de le voir s'éloigner de nous, tous les jours davantage, me boudait de ne pas faire assez de frais pour le retenir près de moi. Cependant nous étions à la veille de la fête de mon père, et nous devions nous concerter pour l'arrangement de cette journée. Je ne

doutais pas que M. de Clarencey ne vînt dans la soirée s'informer de nos projets, et je descendis de bonne heure dans le salon, mais il ne parut point, et j'en pleurai presque de dépit. Il m'avait promis de venir m'aider à encadrer mon dessin, il devait nous donner son avis sur nos préparatifs, et je me plaignis hautement d'une négligence aussi impolie. Madame de Nelfort, sans s'animer autant que moi, trouva qu'Edmond avait tort. Alfred prit son parti en me disant : « Vous croyez, Léo-
» nie, que tout le monde doit suppor-
» ter vos petites maussaderies et les
» oublier comme le fait votre cousin,
» vous vous trompez en comptant sur
» l'indulgence des étrangers autant que

» sur la nôtre. Rappelez-vous l'air avec » lequel vous avez reçu Edmond der- » nièrement, et vous trouverez tout » simple qu'il ait plus la crainte de vous » importuner que le désir de vous » revoir. — Je le dispense de l'une et » de l'autre, repris-je avec impatience; » pour mon compte, je ne réclame et » n'attends rien de personne ; mais » quand il s'agit d'une chose agréable » à mon père, peut-être ai-je le droit » de l'exiger d'un ami qui en est si » tendrement aimé; au reste, nous » pouvons bien le fêter sans lui. Etien- » ne a préparé une jolie salle de » bal dans le grand bosquet; il y aura » des loteries pour les enfans, des » bouquets pour les jeunes filles, un

» prix pour les jeunes gens, du vin
» pour les vieillards, et le feu d'artifice
» sera magnifique. — C'est dommage,
» reprit Alfred, de n'oser inviter aucun
» voisin à cette belle fête, je connais
» deux femmes charmantes qui sont
» désespérées de n'y point venir. —
» Qui sont-elles? demanda ma tante. —
» Madame d'Aimery et madame......
» mais je ne veux pas nommer la se-
» conde parce que vous la détestez.
» — Quoi! madame de Rosbel nous
» poursuivrait jusque dans cette retrai-
» te! s'écria madame de Nelfort, et qui
» peut l'attirer ici? — Madame d'Ai-
» mery, reprit Alfred, avec qui elle
» s'est liée tout récemment. Ces deux
» dames ne peuvent plus se quitter;

» elles sont venues s'établir à Champ-
» fleury avec une douzaine de courti-
» sans dont M. de Frémur est l'oracle.
» C'est lui qui est chargé de redire les
» nouvelles de la cour, de la ville et
» même des environs; il est revenu
» hier soir auprès de ces dames tout
» indigné de n'avoir point été reçu à
» Montbreuse, où le concierge le plus
» impertinent lui avait, disait-il, signi-
» fié que M. le comte n'était visible au
» château, que pour la famille de Cla-
» rencey. Cependant il avait vu les ap-
» prêts d'une fête qui semblait occu-
» per tout le monde, et M. de Frémur
» ne concevait pas qu'il pût y avoir
» une fête là où ces dames ne se trou-
» veraient point. — Mais comment

» savez-vous tout cela? dis-je à Alfred. »
Il resta un moment embarrassé et me répondit ensuite, avec une sorte d'effronterie, qu'il le savait pour l'avoir entendu. « En vérité, mon fils, vous
» ne savez qu'imaginer pour déplaire
» à votre oncle! son aversion pour tout
» ce qui a rapport à madame d'Aimery
» vous est connue, vous allez vous
» établir chez elle et y écouter pa-
» tiemment tout ce qui s'y débite de
» ridicule sur les habitans de Mont-
» breuse! — Patiemment n'est pas le
» mot, Madame, et M. de Frémur
» pourrait vous en donner l'assurance;
» mais si je ne sais pas supporter les
» réflexions d'un bavard sur les gens
» qui m'intéressent, je ne puis impo-

» ser silence à deux femmes dont l'a-
» mour-propre a peut-être raison de se
» plaindre, et dont les expressions étaient
» plus gaies que choquantes. — Avec de
» l'ironie, reprit madame de Nelfort,
» on se tire de tout, et je sais le bon
» usage qu'en savent faire ces dames :
» vanter les gens sur des vertus ou des
» agrémens qui leur manquent, les dé-
» fendre gauchement sur les défauts
» qu'ils ont, et nier positivement les
» qualités qu'ils possèdent, tout cela
» le plus gaiement possible, voilà ce
» que l'on appelle une douce malice et
» ce qui sert mieux la méchanceté que
» les injures les plus outrées. N'est-ce
» pas avec ces manières que madame
» d'Aimery s'est acquis la réputation de

» ne dire du mal de personne, en se
» réservant le plaisir de nuire à tous
» ceux qu'elle n'aime pas? — Ah!
» madame, vous devenez maligne à
» votre tour. — J'en conviens, je ne
» saurais parler sans amertume d'un
» caractère semblable et d'une société
» que vous avez tant de raisons de
» fuir. Que répondrai-je à mon frère,
» lorsqu'il vous accusera de manquer
» à toutes vos promesses? — Que je
» n'irai plus chez madame d'Aimery,
» ma mère, et que Léonie m'a par-
» donné. » Alfred dit ces mots en
souriant, prit ma main, la baisa et me
demanda cent fois pardon de m'avoir
désobéie. Sa bonté lui faisait craindre
de me voir souffrir des inquiétudes

de la jalousie; je crus, en effet, éprouver un mouvement de dépit que j'aurais pu interpréter comme lui, si, dans ma bonne foi, je ne m'étais avoué qu'un peu d'orgueil en était cause; aussi l'impression en fut-elle aussitôt effacée. Je m'engageai à demander le secret de cette visite aux personnes qui auraient pu en instruire mon père, ce qui me valut bien des caresses de ma tante, et je quittai Alfred sans lui laisser le moindre doute sur la sincérité de mon pardon.

Je méditai bien tristement sur ce pardon si facilement accordé; quelque chose m'avertissait qu'un semblable tort méritait plus de ressentiment, et

que tant de clémence ne pouvait s'acquérir qu'aux dépens de l'amour. Je m'interrogeais sur le sentiment que j'inspirais à Alfred, et, repassant en idée toutes ses actions, je me disais : « Il n'aurait rien fait de tout cela s'il » m'aimait exclusivement ; mon père » avait raison de trouver une trop » grande différence dans nos caractères pour que nous fussions heureux de vivre ensemble ; mais n'importe, je l'épouserai, et son bonheur me consolera de ses défauts. »

C'est ainsi que mon imagination cherchait à deviner l'avenir, en expliquant assez mal le présent. Si j'a-

vais eu plus d'expérience, je me serais trouvée bien coupable de penser si peu au retour de madame de Rosbel et si souvent à l'absence d'Edmond.

CHAPITRE XXIV.

Le lendemain, Suzette entra chez moi de grand matin et déjà toute parée pour la fête; je la trouvai charmante, mais pâle et moins animée qu'à l'ordinaire. Elle me dit avoir un léger mal de tête, et je ne lui fis pas d'autres questions. Nous allâmes ensemble remplir les corbeilles de fleurs qui devaient orner la table et les salons; c'était un des plaisirs de notre enfance, et je m'attendais à voir courir Suzette après les plus belles roses et me les apporter en chantant comme autrefois, mais la

pauvre enfant paraissait tourmentée d'un profond chagrin, et son sourire avait quelque chose de si triste, qu'il inspirait la pitié. J'allais lui demander la cause de cette tristesse lorsque madame de Nelfort vint nous rejoindre.

Bientôt après, chacun se rendit dans le pavillon où le déjeuner était préparé. Mon père ne s'y fit point attendre. En entrant, mon dessin le frappa, il reconnut le site, ses yeux s'arrêtèrent sur l'endroit du parc où l'on apercevait l'urne qui décorait le tombeau de ma mère; son visage se couvrit de larmes, il me tendit la main, et je me jetai dans ses bras. Alfred et sa mère l'embrassent. Chacun apporte son bouquet; le curé, suivi de tous ses bons

villageois, vient en leur nom complimenter son seigneur et le remercier de ses bienfaits. On aura beau mettre de ces petites scènes dans les opéras comiques et les tourner en ridicule, il y a dans la reconnaissance des malheureux et dans les témoignages des véritables affections de famille quelque chose de si touchant, qu'on ne voit jamais un bon père, un bon châtelain, fêté par ses enfans et ses vassaux sans être ému d'un spectacle aussi doux.

Au milieu de tout ce monde, M. de Montbreuse cherchait quelqu'un, et se retournait sans cesse du côté de la fenêtre qui donnait sur les avenues pour voir si l'on n'arrivait pas. Le hasard, ou plutôt la curiosité m'avait placée

en face de cette fenêtre; la route était couverte des habitans des villages voisins qui se rendaient à la fête, mais pas une calèche, point d'homme à cheval, enfin point de visite. Impatientée d'un oubli que je regardais comme une véritable injure pour mon père, je me mis à citer plusieurs traits de reconnaissance dont je venais d'être témoin de la part des pauvres gens que secourait M. de Montbreuse, et cela dans l'unique intention d'ajouter que l'on trouvait souvent moins d'ingrats parmi cette classe de gens grossiers que dans celle des personnes les plus distinguées. Mon père fit sans peine l'application de cette belle sentence, et se mit à nous prouver que l'expérience était contre, ce que j'a-

vais déjà bien reconnu. «Au reste, ajou-
» ta-t-il, le malheur d'avoir été parfois
» victime de l'ingratitude, ne m'a ja-
» mais donné le tort d'en soupçonner
» injustement mes amis. » A ces mots
je rougis, et mon trouble fut à son com-
ble lorsque, me retournant, j'aperçus
M. de Clarencey précisément à côté de
moi. «Ah! Monsieur, m'écriai-je toute
» surprise, par quel chemin êtes-vous
» donc arrivé? » A peine eus-je fait
cette question que j'en sentis l'incon-
venance. On ne pouvait avouer plus
ingénument que, les yeux fixés sur
l'avenue, je n'avais pensé qu'à l'arrivée
d'Edmond, et cette inquiétude de le
voir venir était bien peu d'accord avec
le projet que j'avais formé de lui mar-

quer la plus parfaite indifférence sur son absence ; pour en détruire l'effet, je pris un air léger, insouciant, et, sans paraître écouter la réponse de M. de Clarencey qui disait être entré par la petite porte du parc, je me levai et, prenant le bras d'Alfred, je dis à mon père qu'il était temps de partir pour la chasse et qu'il fallait se rendre dans les cours du château où les équipages nous attendaient. C'était là qu'Alfred devait offrir son beau cheval à mon père, et j'étais charmée de rendre M. de Clarencey témoin du plaisir que ce moment allait causer à tous deux. En traversant le parc, nous conduisîmes mon père dans les bosquets, les grottes, les chaumières nouvellement décorées,

et sur lesquelles se trouvaient des inscriptions de la façon du maître d'école du village dont le style, rappelant celui de M. Desmasures, nous divertissait beaucoup. Je me plaisais à commenter, à parodier ces vers, et chacune de mes plaisanteries renfermait un mot désobligeant qu'Edmond pouvait s'appliquer. Je causais à tort et à travers, je riais de tout, enfin j'étais dans une agitation qui tenait autant de la joie que de la colère.

M. de Montbreuse combla son neveu des remercîmens les plus gracieux en acceptant son cadeau, et lui dit en riant: « Vous ne pouviez me faire plus de » plaisir à meilleur marché, puisqu'en » recevant votre présent, c'est autant

» de pris sur l'ennemi. » A ces complimens, M. de Clarencey mêla les siens et les fit d'un air si sincère qu'il me fut impossible de le soupçonner de la moindre jalousie de ce petit triomphe.

La chasse fut heureuse et nous ramena fort tard au château; j'étais restée en calèche avec ma tante, et tout le temps qu'avait duré la chasse, Edmond ne s'était pas approché de nous. En descendant de voiture, il offrit sa main à madame de Nelfort; je comptais sur celle d'Alfred, mais il avait disparu, et M. de Montbreuse me voyant délaissée, prit en souriant mon bras et me conduisit au salon. A peine y fus-je entrée qu'il m'échappa un cri involontaire, en apercevant mon portrait placé en face

du fauteuil où s'asseyait ordinairement mon père. Pendant que ma tante se récriait sur la ressemblance de ce portrait, la grâce de la pose, le bon goût des accessoires et le fini des détails, immobile à côté de mon père, je ne voyais plus rien; le remords d'une injuste accusation déchirait mon ame, et mon trouble devenait impossible à dissimuler. Mon père y mit le comble en me disant tout bas: « Ah ! c'est bien se venger, et votre » injure ne méritait pas moins. — Il » faut en convenir, Léonie, continua » madame de Nelfort, M. de Clarencey » a gagné son pari, et nous sommes » contraints d'avouer que sa surprise » l'emporte sur les nôtres; voilà mon » pauvre Alfred bien loti avec son

» grand cheval de bataille ! qu'opposer
» à l'effet de ce joli visage? — Votre
» aimable dépit, ma sœur, qui me
» prouve aussi-bien votre tendre amitié
» que ce portrait me répond de la
» sienne, dit M. de Montbreuse en
» serrant affectueusement la main d'Ed-
» mond; mais, ajouta-t-il, je dois aussi
» partager ma reconnaissance avec Léo-
» nie, car il a fallu donner bien des
» séances pour parvenir à rendre cette
» image aussi frappante. » Ici, mon
embarras devint un supplice; il fallut
avouer que cet ouvrage n'était dû qu'au
souvenir de M. de Clarencey, qu'il m'en
avait fait un mystère, et que j'étais loin
de soupçonner que mes traits fussent
aussi présens à sa mémoire. Je che-

chais à entremêler tout cela de quelques mots de réparation pour témoigner à Edmond le regret que j'éprouvais de l'avoir injustement accusé ; je voulais dissiper, à force de choses obligeantes, l'impression de tristesse qu'on lisait dans ses yeux, mais je n'y parvins point. Souriant avec effort à la gaieté de mon père, Edmond fut tout le jour silencieux avec moi ; j'en conçus un chagrin profond, et, pour la première fois, je fus effrayée du sentiment qui agitait mon ame.

CHAPITRE XXV.

La fin de cette journée devait compléter mon tourment. Alfred se fit attendre long-temps à l'heure du dîner, et quand sa mère lui parla du nouveau présent offert par Edmond à son frère, il ne parut pas l'écouter. Son air distrait et mécontent fut remarqué de tout le monde. On le mit sur le compte d'un mouvement de jalousie, assez excusable peut-être, et chacun s'efforça de le ramener à des idées plus douces; moi seule n'osai rien tenter dans cette espérance, je

me serais crue coupable de fausseté en cherchant à rassurer le cœur d'Alfred sur la faiblesse du mien. Une secrète défiance de moi-même m'intimidait ; j'étais décidée à tout sacrifier aux moindres intérêts de celui qui devait bientôt être mon époux, et je ne trouvais pas un mot à lui dire contre ses inquiétudes. Pendant que je m'en faisais de vifs reproches, il ne songeait qu'à justifier mes torts par la conduite la plus blâmable.

Pour s'épargner l'ennui de soutenir une conversation languissante, on se rendit dans les salles de verdure où dansaient les habitans de Montbreuse et des environs. A notre arrivée, tous les yeux se fixèrent sur nous, et je

devins l'objet de l'admiration et de l'envie de ces jeunes villageoises dont la moins heureuse l'était certainement alors plus que moi. On me fit les honneurs d'une belle contre-danse qu'il fallut danser avec Edmond, parce qu'Alfred, empressé d'engager Suzette, était déjà en place à côté d'elle avant qu'on eût pensé à former la quadrille.

J'entendais dire autour de moi : « Tiens, la vois-tu notre jeune maî-» tresse, et son futur qui est là aussi ! » Ma foi, celui-là pourra se vanter » d'avoir une jolie femme. — Et cette » femme-là un beau mari, répliquait » un autre ; quel bon air il a en » dansant avec elle ! — Et non,

» disait un troisième, ce n'est pas » celui-là, c'est le danseur de la » petite Suzette qui est fièrement » gentille aujourd'hui pas moins. » A ces discours se joignaient les différens avis de chacun qu'Edmond écoutait d'autant mieux qu'ils lui étaient assez favorables. Il avait pour lui tous ses vassaux ; mais ceux de Montbreuse voulaient qu'Alfred fût le plus agréable, et je m'efforçais de leur donner raison.

Cependant, j'étais décidée à ne pas laisser partir Edmond sans avoir détruit le soupçon d'ingratitude dont il aurait eu le droit de m'accuser si je ne l'avais pas remercié de son aimable attention pour mon père. J'avais déjà

commencé plusieurs phrases dans cette intention, mais, soit timidité ou crainte d'en trop dire, je n'en pouvais achever aucune. D'ailleurs, je ne savais comment accorder son air si froidement poli avec la préoccupation qu'avait dû exiger un portrait de souvenir ; le moyen de retracer ainsi un être indifférent !

Cette réflexion me rendit le courage ; et, lorsque M. de Clarencey m'offrit la main pour me reconduire à ma place, je lui dis : « Vous avez
» trouvé le secret de m'empêcher d'ac-
» cuser légèrement personne de ma
» vie, ce tort entraîne avec lui trop
» de regrets. Comment n'ai-je pas de-
» viné que, loin de nous, vous vous

» occupiez de mon père? — Et de » vous », reprit-il en s'éloignant brusquement de moi. Ce mot dit avec une sorte d'amertume pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je vis qu'Edmond était vivement blessé ; j'aurais voulu le suivre et calmer son ressentiment par tout ce que l'amitié peut inspirer d'affectueux. Je voulais qu'il me pardonnât, et, sans refléchir sur ce que mon injustice envers lui n'admettait qu'une excuse impossible à donner, je voulais me justifier à tout prix ; mais il m'épargna cette inconséquence en restant toute la soirée à côté de mon père.

La fête, comme il arrive trop souvent, fut gaie pour tout le monde

excepté pour ceux qui la donnaient. Dans l'intention de la terminer, M. de Montbreuse proposa une allemande à quatre, et l'on chercha Suzette comme la seule qui pût la danser avec nous. Elle avait disparu. Son père nous conjura d'attendre un instant, en nous assurant qu'il allait la ramener; mais, ne le voyant pas revenir, on s'inquiéta. Plusieurs personnes se levèrent pour aller à sa rencontre, M. de Montbreuse donna l'ordre que chacun restât, et fut lui-même s'informer du motif qui retenait aussi long-temps Étienne. Je ne fis pas grande attention à cette démarche de mon père, mais le chuchotement qui s'ensuivit me fit présumer qu'il se

passait quelque chose d'extraordinaire. Je cherchai des yeux Alfred, comptant sur lui pour éclaircir mes doutes. Je ne le vis point ; j'allais demander à ma tante la cause de son absence, quand mademoiselle Duplessis vint nous dire de la part de mon père, que mademoiselle Suzette s'était trouvée mal pendant la fête, qu'elle reposait en ce moment, et que M. le comte venait de se retirer dans son appartement. Ce message nous parut assez étrange ; mais, comme il était près de minuit, chacun se sépara.

En rentrant au château, madame de Nelfort fit demander Alfred. On lui répondit qu'il était parti à cheval il y avait tout au plus un quart d'heure,

et que ses gens ignoraient où il était allé. Cette nouvelle lui causa une vive surprise dont elle eut l'air de se remettre en disant : « Il est sûrement allé re-
» conduire M. de Clarencey; il fait une
» si belle nuit ! »

Je ne fus pas dupe de la sécurité qu'affectait ma tante, et, lorsque je me trouvai seule avec mademoiselle Duplessis, je me sentis, pour la première fois, l'envie de la questionner. Voici notre entretien :

« Savez-vous, mademoiselle Du-
» plessis, ce qui a causé l'indisposition
» de Suzette? — Ah ! mademoiselle est
» trop bonne de s'en inquiéter, elle
» n'en mourra pas. — Je l'espère bien
» vraiment, mais je l'ai trouvée ce matin

» fort pâle et souffrante ; il faut dire à
» Vincent d'aller demain matin cher-
» cher le docteur. — C'est une peine
» inutile, mademoiselle, le médecin ne
» fera rien à cette maladie-là. — Je
» ne vous comprends pas. Que veut
» dire ce sourire malin à propos d'une
» personne qui souffre? — J'en suis
» fâchée, mais je ne saurais m'expli-
» quer mieux ; tout ce que je puis dire à
» mademoiselle, c'est que cette pe-
» tite fille ne mérite guère sa pitié, et
» qu'elle ferait bien de l'éloigner d'ici
» pendant quelque temps, l'air de
» Montbreuse ne lui vaut rien du tout.
» — S'il en faut croire toutes ces in-
» sinuations, Suzette est bien coupable,
» ou bien mademoiselle Duplessis est

» plus qu'injuste pour elle. — Injus-
» te, méchante, n'est-ce pas? Voilà
» bien comme l'on traite celle qui ne
» peut voir le mal sans en être indi-
» gnée, tandis qu'on se laisse tromper
» par la douceur hypocrite d'une pe-
» tite ingrate. Que mademoiselle de-
» mande à M. le comte comment il
» a surpris cette innocente ce soir dans
» le parc, et pourquoi M. de Nel-
» fort s'est enfui du château à minuit,
» redoutant la colère de son oncle?
» Mademoiselle verra si c'est moi
» qui invente des faits contre la ver-
» tueuse Suzette, et si je suis, com-
» me elle le suppose, injuste et mé-
» chante. » Je n'en voulus pas en-
tendre davantage, et mademoiselle

Duplessis me quitta sans pouvoir obtenir un mot de réponse à tout ce qu'elle crut devoir ajouter à son indiscrétion pour la justifier.

Mademoiselle Duplessis était envieuse et médisante, mais incapable de mentir sur un fait aussi grave que celui qu'elle venait de révéler, aussi n'en doutai-je pas une minute ; d'ailleurs, en me rappelant les soupçons de madame de Ravenay, la tristesse de Suzette, la préoccupation d'Alfred, et mille autres détails qui me revinrent à l'esprit, je m'étonnai de n'avoir pas deviné plus tôt qu'Alfred me trahissait. Mais j'hésitais encore à accuser Suzette, tant de candeur me semblait impossible à corrompre, et j'aurais juré que, son

cœur fût-il séduit, elle n'avait pas oublié ses devoirs au point d'accueillir les vœux de celui qui se nommait déjà l'époux de sa bienfaitrice.

CHAPITRE XXVI.

Voici l'instant de faire le modeste aveu de toutes les inconséquences d'un cœur de dix-sept ans. Dans un roman, cet aveu détruirait le prestige de perfection que l'on exige à si bon droit de l'héroïne; mais, dans un simple récit tel que le mien, on veut de la vérité. Je sais bien que les femmes parfaites se récrieront contre la légèreté de mes sentimens et leur contradiction, mais j'aurai pour moi celles dont l'amour-propre s'est quelquefois trouvé en opposition avec la sensibilité, et l'amour

avec le devoir : peut-être mon parti sera-t-il le plus fort!

Puisqu'il faut l'avouer, en écoutant ce qu'un mouvement de dépit avait porté mademoiselle Duplessis à me raconter, je me sentis tout à coup dévorée de jalousie; la colère, l'indignation remplirent seules mon cœur, et j'oubliai les autres sentimens qui l'avaient agité pendant cette journée. Dans cet état, je ne pensai point à me reposer et passai la nuit entière à méditer sur la conduite que je devais tenir après un éclat dont les suites devaient tant m'humilier. J'avais trop de fierté pour aller demander vengeance à mon père d'une offense qu'il m'avait autrefois prédite; je m'étais ôté près de lui le droit de

me plaindre. Sa connaissance du monde et du caractère de son neveu lui avait fait prévoir les chagrins qu'il devait me causer; il avait tout tenté pour m'y soustraire. Dédaignant les avis de sa prudence, je m'étais moi-même livrée au malheur qui m'accablait; n'ayant pas su le fuir, il fallait le supporter dignement, et je m'arrêtai à cette dernière résolution. Elle était noble, courageuse, et devait me rendre en satisfaction d'amour-propre tout ce que je perdais en bonheur. Pour en compléter l'héroïsme, il aurait fallu paraître ignorer la perfidie d'Alfred et le forcer, par cette ignorance même, à garder envers moi tous les ménagemens dus à l'amie que l'on a trompée et qu'on

chérit encore; mais je n'eus pas la force d'employer cet ingénieux moyen dont les amans trahis devraient s'imposer le devoir. L'idée de passer pour dupes les révolte, et le désir d'établir leur supériorité sur le coupable les aveugle au point de ne pas voir combien cet avantage nuit aux intérêts de leur amour. La certitude de valoir mieux qu'un autre est une découverte dont on garde bien rarement le secret, et je n'étais pas dans l'âge où la raison l'emporte sur l'orgueil, aussi n'eus-je pas même la pensée de me refuser le plaisir des reproches.

Dès que le jour parut, je me rendis chez ma tante. Elle était à écrire et paraissait ne s'être pas couchée de la

nuit. L'altération de ses traits et l'espèce d'effroi que lui causa ma subite apparition m'ôtèrent la force de parler. Je tombai sur un siége, ne pouvant plus me soutenir. Elle vint à moi, et me dit les yeux remplis de larmes : « Léonie sait tout... Ah! je n'ai plus » d'espérance; » et, ne contraignant plus sa douleur, madame de Nelfort se répandit en reproches contre la légèreté de son fils, la sévérité de son frère et l'indiscrétion de ceux qui m'avaient instruite d'une scène que chacun aurait dû me laisser ignorer. C'est en déclamant contre ces indiscrets qu'elle m'apprit, sans le savoir, qu'Étienne ne trouvant pas sa fille chez lui, l'avait cherchée dans un endroit

du parc où des paysans lui dirent l'avoir rencontrée ; et qu'attiré par le son d'une voix menaçante et les sanglots d'une femme, il était entré dans un bosquet où le premier objet qui frappa sa vue fut Alfred entraînant Suzette presque évanouie vers une grotte qui se trouvait près de là. Dans sa juste fureur, ce malheureux père allait arracher sa fille des bras du neveu de son maître, quand celui-ci parut. Alors Étienne se précipite aux pieds du comte, réclame sa protection contre un suborneur, proteste de l'innocence de sa fille, et livre Alfred à la colère de son oncle. M. de Montbreuse, indigné de la conduite d'Alfred, lui ordonne de s'éloi-

gner, impose silence au brave Étienne, et l'aide à transporter chez lui sa malheureuse fille.

En voyant ramener Suzette ainsi évanouie, les gens de la maison s'informèrent bien vite de ce qui pouvait lui être arrivé ; le silence que l'on garda sur ce sujet doubla leur curiosité, et, de questions en questions, ils devinèrent à peu près la vérité. Le brusque départ d'Alfred, la colère concentrée d'Étienne, l'air triste et sévère de mon père expliquaient assez la cause de cet événement qui devint la nouvelle du château. Mademoiselle Duplessis se faisait un mérite de l'avoir prévu, et, quand mon père vint lui-même lui donner l'ordre de se ren-

dre chez moi dans l'absence de Suzette, en lui recommandant d'éloigner les autres femmes de la maison qui viendraient m'offrir leurs services, elle se crut choisie par lui pour me préparer à cette affligeante nouvelle.

J'ai pensé depuis qu'elle pouvait bien ne s'être pas trompée, M. de Montbreuse savait si parfaitement se servir des défauts de tout le monde!

FIN DU TOME PREMIER.



ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 8, ligne 3, *entétement. Je pensais;* lisez: *entêtement, je pensais.*

Page 51, ligne 2, *j'ignorais que l'excès;* lisez: *j'ignorais que cet excès.*



